

**La poétique de la non-rencontre chez Louis Gauthier
suivi de
Sakrubai et les autres**

par
Véronique Pion
260289715

Mémoire de Maîtrise soumis à la
Faculté des études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention du diplôme de
Maîtrise ès Lettres

Département de langue et littérature françaises
Université McGill
Montréal, Québec
Août 2009

RÉSUMÉ

Dans un premier volet « critique », le présent mémoire propose une analyse de la poétique de la non-rencontre chez le romancier québécois Louis Gauthier. Il s'agira ici d'explorer la trilogie de cet écrivain consacrée aux récits de voyage en tentant de montrer que certaines prédispositions amenuisent les chances du protagoniste de vivre l'expérience de la rencontre. Nous nous intéresserons à l'impossibilité pour le narrateur, à la fois voyageur et écrivain, d'établir un dialogue, de trouver les mots pour entrer en contact avec ceux qu'il croise. Ces particularités nous permettront ensuite de voir comment la trilogie servira de repoussoir pour notre propre travail d'écriture.

Le deuxième et dernier volet « création » sera surtout constitué de nouvelles littéraires autour du thème de la rencontre. Ces nouvelles, composées principalement de récits de voyages, se répondent et tendent à former un recueil intemporel où la relation à l'Autre est essentielle et omniprésente.

ABSTRACT

In a first "critical" part, the present thesis offers an analysis of the poetic of non-meeting in the novelist of Quebec, Louis Gauthier. It will be a question here of exploring the trilogy of this writer dedicated to the travel narratives by trying to show that certain predispositions reduce the chances of the protagonist to live the experience of meeting. We shall be interested in impossibility for the narrator, at the same time traveller and writer, to establish a dialogue, to find words to get into contact with those that crosses his road. These features will allow us then to see how the trilogy will act as warning for our own writing.

The second and last part "creation" will especially be constituted of short stories around the topic of meeting. Those short stories, composed in most cases of travel narratives, answer and tend to form a timeless collection where the relation with Others is essential and omnipresent.

Remerciements

Merci à Normand Doiron pour son enthousiasme et ses conseils précieux.

À mes parents pour leur soutien et l'amour des mots qu'ils ont su me transmettre dès l'enfance.

À Marie, pour ses encouragements, sa sensibilité et son cœur gros comme un bateau.

À Jonathan, pour sa générosité, son aide soutenue et ses critiques. Pour son talent de lecteur et d'ami.

À Derek, pour sa présence, son réconfort et son amour. Pour la compréhension et le partage.

Merci.

Je souhaite finalement remercier tous ceux qui, un jour ou l'autre, m'ont vanté les trésors de la littérature. Tous ceux qui, à leur façon, ont su me guider jusqu'à cette réalisation.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	ii
Abstract	iii
Remerciements	iv
Volet « critique »	
Introduction	2
La quête du rien : enlèvement et altérité accessoire Trois titres et analyse	4
<i>Voyage en Irlande avec un parapluie (1984)</i>	4
<i>Le pont de Londres (1988)</i>	18
<i>Voyage au Portugal avec un Allemand (2002)</i>	25
Conclusion	30
Bibliographie	34
Volet « création »	
Sakrubäi et les autres	36

Introduction

Écrire, oui, nécessairement, mais pour dire quoi et comment? Des récits de voyage, d'accord, mais comment en faire éclater la forme? Raconter à la première personne, peut-être, mais seulement à condition que ce « je » soit en relation avec l'extérieur, qu'il permette l'accès à ce qui est *autre*. Ces questions, il y a longtemps qu'elles nous préoccupent et qu'elles nourrissent notre travail créateur. Les pages qui vont suivre participent de cette réflexion. Dans le cadre de notre mémoire, nous souhaitons nous consacrer à l'analyse de la poétique de la non-rencontre chez le romancier québécois Louis Gauthier. Dans ce dessein, nous explorerons la trilogie de cet écrivain consacrée aux récits de voyage soit *Voyage en Irlande avec un parapluie* (1984), *Le pont de Londres* (1988) et *Voyage au Portugal avec un Allemand* (2002). Plus précisément, nous nous intéresserons à l'impossibilité pour le narrateur, à la fois voyageur et écrivain, d'établir un dialogue, de trouver les mots pour entrer en contact avec ceux qu'ils croisent; une impossibilité qui aboutira à une utilisation des autres personnages, puis au rejet de l'Altérité. Notre intention est d'arriver à montrer que certaines prédispositions amenuisent les chances du protagoniste de vivre l'expérience de la rencontre. La relation du personnage avec les mots (et non pas nécessairement avec la difficulté d'une langue étrangère) l'empêche de créer des liens avec l'autre, ce qui donne l'impression d'un « anti-voyageur », comme celui dont nous entretenait Marie-Hélène Bourgeois dans son mémoire de maîtrise¹. Les différentes prédispositions présentées ici sous forme d'analyse témoignent de notre volonté d'étudier la trilogie de Gauthier en tant

¹ Marie-Hélène Bourgeois, *Poétique du récit de voyage québécois au XXe siècle : de l'initiation du sujet à sa fragmentation*, mémoire, Université de Sherbrooke (Canada), 2006, 160 p.

que récit de voyage et ce, sans négliger la situation de l'œuvre dans le champ littéraire contemporain.

Il existe bien peu d'écrits en lien direct avec notre sujet d'étude et encore très rares sont les textes consacrés à l'œuvre de Louis Gauthier. De ce fait, notre analyse tiendra principalement compte d'articles de revues littéraires. De plus, les approches théoriques de Normand Doiron (poétique du récit de voyage) et celles de Michel Biron (portrait du personnage romanesque contemporain) nous amèneront à réfléchir sur ce narrateur apparemment incapable de saisir le réel, sur cet être désabusé qui se trouve dans l'impasse, incapable de s'ouvrir au monde qu'il est supposé découvrir. Ces travaux nous permettront de porter un nouvel éclairage sur l'œuvre tout en nous donnant l'occasion de redéfinir nos propres critères de la rencontre dans l'œuvre de fiction. Évidemment, notre démarche vise surtout l'enrichissement d'une réflexion en regard de notre projet de création littéraire. Une réflexion qui a pour principal objet l'écriture de la découverte; celle de nouveaux lieux, mais avant tout celle de l'Autre.

La quête du rien : enlèvement et altérité accessoire

Trois titres sélectionnés et analyse

Voyage en Irlande avec un parapluie (1984)

*Repartir, je ne suis bien qu'à ce moment-là [...]*²

Le parapluie qui accompagne le voyageur et dont il est question dans le titre du premier ouvrage de la trilogie de Gauthier est le noir accessoire d'une foule triste et anonyme. Un abri qui ne suffit pas³, une arme de défense contre tous ces passants empressés de se rendre quelque part. « Je n'ai pas le temps de m'orienter, nous fonçons à toute vitesse à travers une mer houleuse de parapluies s'entrechoquant dans des cliquetis d'escrime [...]» (38) Le ton est donné. Le narrateur cherche sa voix au gré des face-à-face, mais se retrouve invariablement freiné, arrêté, voire *dévié*. Il est dans l'impossibilité d'établir un contact. C'est cette idée de déviation qui capte d'abord notre attention. Le personnage s'écarte de l'itinéraire établi; il sort du chemin en s'éloignant à la fois des êtres qui l'entourent et de son projet d'écriture : il est désorienté. Or, d'après la poétique du voyage de Normand Doiron :

[...] le voyageur doit se fixer un but, donner dès le départ un sens à son parcours, afin de se déplacer dans un espace orienté qui détermine directement l'opposition du voyage et de l'errance. Errer, c'est se

² Louis Gauthier, *Voyage en Irlande avec un parapluie* (1984), nouvelle édition, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1999, p. 90. Les prochaines références à ce titre seront indiquées dans le texte, les pages entre parenthèses.

³ Michel Biron, « L'effacement du personnage contemporain : l'exemple de Michel Houellebecq », *Études françaises*, vol. 41, no 1, 2005, p. 34.] S'il est question de fuir ou de se cacher, le personnage n'est pas près d'arriver à ses fins. « Le romancier inverse carrément le diagnostic posé par les sociologues contemporains : le conflit entre les individus ne s'est pas atténué, il s'est même aggravé et peu à peu généralisé à l'ensemble de la vie humaine. Nul refuge, nul endroit sûr où le personnage puisse espérer échapper aux regards hostiles des inconnus et se sentir à l'abri. »

déplacer sans but dans un espace sans repère, c'est lancer un trait au hasard⁴.

Est-ce à dire qu'il faut nier d'emblée l'idée d'un narrateur voyageur? Pas nécessairement, puisque le déplacement de notre personnage n'est pas le seul fruit du hasard : un objectif a bel et bien été fixé. Le narrateur sans nom a un but et une quête, aussi utopiques et vains qu'ils puissent paraître aux yeux du lecteur.

C'est lors d'un bout de chemin en voiture que l'on apprend les motifs qui expliquent le fameux souhait du protagoniste d'aller en Inde, motifs qui éclaireront sans aucun doute notre analyse :

[J] irai parce que je veux voir deux choses, deux choses pour moi tout seul : un cadavre brûlant sur un bûcher et sentir l'odeur nauséabonde qui s'en dégage, et un saint, un homme réalisé, pareil et différent des autres. Après je pourrai dire la vérité parce que je saurai où est la vérité, et je n'aurai pas besoin de me référer aux structures de l'acceptable et de l'inacceptable, aux normes de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas [...] mais alors il n'y aura plus de mots pour dire quoi que ce soit, et à cette limite j'aurai cessé d'être l'écrivain que je ne veux pas être [...] (46)

Cet extrait montre bien en quoi le narrateur se soustrait à l'éventualité d'une rencontre avec l'Autre : son objectif est de saisir l'essence du monde à travers un mort qui brûle ou un homme idéalisé. Pas un seul être sur la route n'est à la hauteur : personne n'est apte à le *purifier* et à régler son problème identitaire.

Plus tard, quand le narrateur s'adresse indirectement à son ancienne copine, nous avons accès à un pan de la psychologie du personnage de Gauthier :

[...] je suis mort, ça fait trois ans que je suis mort⁵ [...] et quand je remue ces souvenirs perdus c'est bien sûr un tas de cendres, je ne peux

⁴ Normand Doiron, *L'Art de voyager, Le déplacement à l'époque classique*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 28.

⁵ C'est dire que le déplacement du protagoniste ne répond pas à l'un des caractères fondamentaux de la quête : « [...] les différentes étapes de ce parcours, alors même qu'elles multiplient la rupture et poussent toujours un peu plus loin la fragmentation du monde, constituent une recherche éperdue de l'unité avant le départ, d'un lieu absolument intact et qui ne sera donc jamais touché. [...] Au départ, il compromet l'unité

pas l'éviter, tout cela brûlait trop fort, tout cela a brûlé, m'a brûlé, purifié comme on dit. Mais qu'est-ce qu'on dit avec ces mots appris, qu'est-ce qu'on sait, les mots il faut se les rentrer dans le corps pour les sentir vraiment. Je ne parle plus à personne maintenant, jamais. Plus jamais. Maintenant je suis toujours seul avec moi-même et je comprends de moins en moins ce qui arrive, je ne sais même plus ce que je veux sinon *changer de place le plus souvent possible*. On ne pourra jamais rien m'expliquer de moi-même. [...] Le plaisir me rend coupable et le malheur me rend coupable [...] (49)⁶

Sa rupture avec Angèle l'aurait brûlé de l'intérieur, faisant de lui un être vide et seul, en quête de sens. Le voyageur de Gauthier se déplace parce qu'il n'arrive pas à lire dans le présent, parce que la culpabilité le suit partout. Par le fait même, les chances de rencontre diminuent : rien ni personne n'arrive à se faire une place entre un passé destructeur et un avenir incessamment attendu. C'est cette fuite, cette culpabilité d'exister qui donne l'impression d'un narrateur sans cesse « en mode départ ».

Normand Doiron explique ce que sous-tendent les rituels de départ dans la poétique des récits de voyage :

Le départ représente pour le voyageur cette expérience fondamentale de l'altérité. Emportant tous les espoirs, encourant tous les périls, un membre se sépare de sa communauté d'origine, du groupe dont il faisait partie. Nul autre moment ne possède une telle intensité, un tel caractère de sacralité. Non seulement le départ ouvre-t-il l'espace du voyage. D'un point de vue poétique, il marque l'origine du récit.⁷

N'est-il pas surprenant de constater que, dans le roman, la narration fait complètement abstraction du point de départ, c'est-à-dire de Montréal? Le fait de ne pas tenir compte de cet événement est assez évocateur de l'incapacité du narrateur à s'ouvrir à ce qui l'entoure et de trouver les mots, à la fois pour communiquer et pour écrire. De plus, étant

de sa communauté, l'intégrité du groupe, il expose à la fois son propre corps et le corps social dont il se détache à une double menace : de disparition, d'altération. » Voir N. Doiron, *op. cit.*, p. 152. Le processus de dissolution du narrateur aurait donc précédé le départ de Montréal.

⁶ Nous soulignons.

⁷ *Ibid.*, p. 153.

donné que ce premier départ sacré a aussi pour fonction de faire « apparaître le voyageur comme un être d'exception⁸ », cette omission dans la diégèse pourrait contribuer à donner l'image d'un être commun, voire médiocre. Et, rappelons-le, l'absence du premier départ contraste avec cette « impatience du narrateur⁹ », avec son incapacité de rester en place. Le protagoniste se trouve sans arrêt dans le déchirement, dans la division. Aussi, Michel Biron a bien vu ailleurs pour le personnage de Samuel Chapdelaine ce qui apparaît ici comme une clé du texte: « Sa rupture a quelque chose d'insensé car, d'une part, elle est toujours à recommencer et, d'autre part, elle ne peut qu'aggraver le sentiment de solitude.¹⁰ »

À cette étape de notre analyse, il faut non seulement situer le roman dans le contexte d'une « écriture voyageuse », mais également reconsidérer le personnage dans son rapport au monde. Qui est ce personnage qui regarde et comment perçoit-il son environnement? Dès la première page, Gauthier donne à voir ce qui constituera la trame de fond de tout le récit :

Le paysage est large et le regard porte loin, sur la terre et sur la mer. Il vente, le temps change vite. Derrière les nuages blancs, de gros nuages gris au ventre noir apparaissent. Ici et là, des trouées de ciel bleu de plus en plus rares. Sur la mer, des vagues courtes avec des crêtes moutonnantes. Dans le village, personne. On le croirait abandonné. Je descends jusqu'au quai pour vérifier l'heure du traversier. Il commence doucement à pleuvoir, des gouttes très fines, à peine perceptibles. (10)

⁸ *Ibid.*, p. 1.

⁹ Michel Biron, « Compte-rendu du livre *Voyage au Portugal avec un Allemand* de L. Gauthier », *Voix et images*, vol. 28, no 1, automne 2002, p. 167.

¹⁰ Michel Biron, « L'Héritage du père Chapdelaine » dans Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.), *Constructions de la modernité au Québec : Actes du colloque international tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003*, Outremont, Lanctôt, 2004, p. 214.

Le plus souvent, le narrateur se retrouvera seul, perdu dans le paysage, obsédé par l'idée d'être toujours plus loin, toujours plus tard¹¹. Et ce filet de pluie dont il est d'ores et déjà question, nous le retrouverons comme obstacle entre lui et le reste du monde, un peu comme un voile qui confondrait l'identité des rares personnes avec qui il a l'occasion d'interagir. « Cette dévalorisation humoristique de l'aspect absolu des identités se multiplie à travers les deux récits¹² [...] rendant difficile, sinon impossible, un étiquetage culturel.¹³ » Ainsi, quand le narrateur sans nom de Gauthier s'arrête brièvement, au début du roman, pour jaser avec deux touristes françaises sous un porche, la nationalité des deux femmes n'est d'aucune importance, seul le mot « touristes » en a, puisqu'il sous-entend qu'elles font partie, comme lui, des exilés.

Le narrateur, parti de Montréal au cœur d'un *blues* automnal parce qu'il était dans l'impossibilité de renouer avec la *Angèle* qu'il a aimée, n'hésitera pas à camoufler également sa propre identité. Cela se confirme notamment dans son aptitude à porter différents masques au gré des gens qu'il croise, rejoignant ainsi la problématique du voyageur-menteur évoquée par Normand Doiron¹⁴. En effet, alors qu'à Montréal, le protagoniste prétendait « qu'il n'y avait plus que le silence qui [le] satisfaisait » et « que la littérature était une maladie, ruineuse pour l'organisme, dangereuse pour la société »; alors qu'il n'arrivait pas depuis un moment à communiquer avec qui que ce soit, il faussera le contact potentiel en mentant sur sa situation. Dans un bar presque vide, il

¹¹ *Ibid.*, p. 215. « [L]a communauté pèse trop lourd pour l'individu, qui n'a aucune chance de s'épanouir et d'exister s'il ne s'en éloigne pas physiquement. Il s'en va donc plus au Nord ou au bout du monde, quelque part, peu importe où, "anywhere out of the world", comme disait Baudelaire. »

¹² Il est question précisément de *Voyage en Irlande avec un parapluie* (1984) et de *Voyage au Portugal avec un Allemand* (2002).

¹³ Paul Raymond Côté et Mitchell Constantina. « Entre la fuite et la quête : Le parcours problématique du narrateur dans deux romans de Louis Gauthier », *Québec Studies*, no 38, 2004 Fall- 2005 Winter, p. 48.

¹⁴ Normand Doiron, *op. cit.*, p.157.

dorera son portrait à une cliente quinquagénaire pleine d'envie: « je suis écrivain, je pars le soir même pour l'Inde via l'Angleterre, six mois d'aventures parmi les gurus, les parias, les maharajahs et les éléphants aux parures d'or et de pierres précieuses. » (21) Désillusionné, il se plaira tout de même à la faire rêver. Malgré cette intention, il n'y aura pas de véritable rencontre puisqu'il s'agira d'une *erreur sur la personne*. Le narrateur cache le fait qu'il est en panne¹⁵.

Au fil des pages et des rencontres avortées, le narrateur devient en quelque sorte une ombre, s'efface derrière le décor :

Je n'ai de comptes à rendre à personne, personne ne sait où je suis, ce que je fais, personne ne sait qui je suis et c'est comme si je n'étais plus rien¹⁶, rien que cette plaque sensible sur laquelle s'impriment successivement tous les carrefours de Londres [...] (24)

« Je me sens mal habillé, frippé et misérable. » (25) Voilà les impressions de notre protagoniste alors qu'il vient tout juste de rencontrer Jim, son hôte londonien. Cet état d'infériorité du narrateur par rapport à Jim est fort représentatif de leur relation. Ou bien le narrateur tentera de vivre à *la Jim* et retombera « dans la même ornière, celle du plaisir facile et de l'oubli » (27), ou bien il aura le sentiment de trop dépendre de lui. Cet inconfort paradoxal au creux d'un nid douillet le décidera à quitter de nouveau son nouvel environnement, pour l'Irlande cette fois, tout en conservant derrière lui une Londres intacte d'illusions.

¹⁵ Cette *expression en panne* est particulièrement appropriée lorsqu'on la met en lien avec cette réflexion d'Alain Ehrenberg au sujet de la dépression, une réflexion citée par Biron : « L'individu est confronté à une pathologie de l'insuffisance plus qu'à une maladie de la faute, à l'univers du dysfonctionnement plus qu'à celui de la loi : le déprimé est un homme en panne. » Voir M. Biron, « L'effacement du personnage contemporain : l'exemple de Michel Houellebecq », *op. cit.*, p. 28.

¹⁶ Cette citation n'est pas sans rappeler cette remarque de Biron : « Tel est, en sommes, [peut-être] l'ultime combat du personnage [...] romanesque contemporain : s'effacer de lui-même, mourir sans laisser de traces, au milieu de la nuit et au plus près du néant, comme une dernière protestation contre le vide de l'existence. » Voir M. Biron, *op. cit.*, p. 40.

Sur le traversier qui doit le conduire en Irlande, le narrateur fait montre de cette impatience mentionnée par Michel Biron¹⁷. « Je monte, je descends, je vais de la proue à la poupe, je grimpe sur le pont supérieur, il n'y a que moi, tous les autres sont à l'intérieur, il s'est mis à pleuvoir, je me laisse transpercer par le vent froid, respirant à pleins poumons l'air neuf et vif. » (28) Et lorsque, après qu'il est rentré, un grand *freak* lui demande « Are you motoring? » (30), il ne se doute pas qu'une réponse négative fera fuir le membre « de la confrérie » (30) des égarés. Un peu plus loin également, un entretien tout aussi insignifiant avortera pour des raisons encore plus discutables :

Me retenant d'une main au bar, je fais connaissance avec un grand roux qui revient chez lui après quelques mois passés à travailler en Angleterre. Je ne comprends pas trop ce qu'il me dit mais ça n'a pas l'air d'avoir beaucoup d'importance, il me paye à boire puis m'entraîne visiter les cales du bateau, au troisième sous-sol, où d'énormes camions attachés avec des chaînes tirent et poussent de toutes leurs forces [...] J'abandonne l'Irlandais aux prises avec une tache de graisse noire sur son beau pantalon neuf. (31)

Plus tard, il sera question de Linda, une Écossaise décrite à la manière d'une poupée miniature. Sans succès, le narrateur tentera de saisir le nom de sa ville natale. « Je le lui fais répéter trois fois et j'abandonne. Quelque chose comme Ghgh. Je ne trouve rien d'intelligent à lui dire. » (32) Entre les deux personnages, la communication échoue inexorablement et, d'après notre voyageur, le gouffre qui le sépare de Linda n'est pas attribuable à la différence culturelle, mais à deux états d'esprit divergents. Sa comparaison à propos du concept de silence est particulièrement pertinente dans le cadre de notre étude :

Il y a toutes sortes de silences. Le silence de Linda est un mur, une défense érigée autour d'elle; le mien est plein de mots qui n'arrivent pas à se dire. Le silence de Linda est un refus, elle n'a pas confiance, elle

¹⁷ Michel Biron. « Compte-rendu du livre *Voyage au Portugal avec un Allemand* de L. Gauthier », *Voix et images*, vol. XXVIII, no 1, automne 2002, p. 167.

n'ouvre aucune porte, pas la moindre brèche que je risquerais de vouloir agrandir, forcer. Mon silence est une vague qui se brise sur ce rempart, qui revient contre lui-même, ondes troublées, dédoublées, flacottantes.
(33)

L'écrivain est rempli de mots appris auxquels il n'arrive plus à se fier pour se comprendre, pour comprendre les autres et le monde dans lequel il vit. Il a les étiquettes, mais ne parvient plus à apposer celles-ci au bon endroit et au bon moment. Ses déboires amoureux et son présent voyage lui font cruellement réaliser les limites de sa maîtrise, de sa *possession* du langage et, donc, de ses limites en tant qu'être humain. Parler de « vagues », c'est parler de variations, de remous, de malléabilité. L'individu n'a rien à offrir de solide, a perdu le contrôle. Il se sent ballotté par ce qui lui est extérieur, par ce sur quoi il n'a aucune emprise. Les vents, les courants et les remparts; tout cela le malmène, lui rappelle sans arrêt sa condition d'homme vulnérable. Ici, son silence le ramène exactement au même point que les mots : dans les deux cas, le narrateur est un être affaibli, en perte de moyens et fondamentalement isolé.

Chez son hôtesse, le narrateur se retrouvera donc avec Linda, la femme-poupée, et un couple de Néo-Zélandais beaucoup trop heureux et serein pour qu'un angoissé tel que lui puisse se sentir à l'aise. « Je ne sais pas pourquoi, je n'arrive à dire que des banalités, poser des questions d'interviewer sur l'Australie, Goa, Téhéran. J'entends ma voix beaucoup trop douce, monocorde, ennuyante, dépourvue de conviction. Je m'en veux de ne pas être plus drôle [...] » (35) En croyant devoir se donner en spectacle, le voyageur passe à côté de l'occasion de se présenter tel qu'il est, et donc de faire naître un échange véritable. Tourné vers lui-même, c'est exactement comme s'il n'y avait pas âme qui vive autour de lui : « Ce soir je suis seul dans le salon de Mrs. Fowley, seul avec un couple de Néo-Zélandais où il n'y a pas moyen d'entrer, seul avec une petite Écossaise dont l'esprit est ailleurs, seul avec moi-même me prenant pour un autre et cet autre lui aussi fatigué d'être seul. » (36) Cette réflexion du personnage principal illustre parfaitement comment s'opère la non-rencontre dans le récit. Les mots ne sont plus des clés permettant d'avoir

accès à l'Autre ou de s'ancrer dans le présent. Le protagoniste n'a plus *moyen d'entrer* dans le couple qui se trouve devant lui ni de rejoindre l'Écossaise d'une quelconque façon. Le monde est crypté parce qu'il est à l'image du narrateur. Tout y est flou, tout s'en échappe avant que le personnage sans nom ait pu déceler quelques traces de sens. Il n'arrive plus à prendre le pouls du monde, à garder le rythme. D'ailleurs, plus tard, lorsque le narrateur se retrouvera à nouveau au milieu d'une foule anonyme et agitée, il fera la *connaissance* d'une femme qui se déplace dans la ville aussi rapidement qu'elle enchaîne les différents sujets de conversation. Encore une fois, il sera bien incapable de suivre la cadence. Après avoir songé à l'inviter pour « service rendu », le narrateur, qui n'avait toujours pas pu placer un seul mot, réalise qu'il préfère être perdu plutôt que de gagner sa compagnie : « Il n'y a pas de place pour le désir, elle n'attend rien de moi, nous ne sommes pas deux individus se rencontrant, nous n'avons rien à voir ensemble » (39).

C'est surtout dans le dessein de comprendre ce fossé entre le protagoniste et les gens qui l'entourent que nous nous sommes intéressée aux hypothèses de Michel Biron sur le personnage contemporain :

La société a perdu son pouvoir d'intimidation : l'individu ne cherche pas à s'adapter à elle au nom de règles extérieures, mais tente au contraire d'adapter l'univers social – son univers social – à ses besoins personnels. D'où l'immense désarroi de l'individu dès lors qu'il s'aperçoit de la fragilité des relations qu'il entretient avec les autres. Habitué à chercher partout des signes de sa propre identité et à fuir tout conflit éventuel, l'individu contemporain ne veut pas d'histoires [...] ¹⁸.

Ce personnage, comme la majorité de ceux qui appartiennent à la modernité québécoise, « [...] va là où la société n'est pas, là où le conflit n'est pas. Pas de voisins, pas de groupe

¹⁸ Michel Biron, « L'effacement du personnage contemporain : l'exemple de Michel Houellebecq », *op. cit.*, p. 28.

à l'horizon. Sa solitude chronique est son seul héritage¹⁹. » Pourtant, nous serions tentée d'envisager une ouverture lorsque, plus tard, dans un *Pizzaland* qui fait écho à une uniformisation qu'il redoute, notre narrateur se reconnaîtra des points en commun avec un client saoul et délirant « qui dit à tout le monde ce que personne n'ose dire » (42). Il voudrait « sortir avec [s] on ami Irlandais faire des grimaces aux bourgeois, aux nantis et aux autres Anglais dans les rues boueuses de Cork » (43). Ce n'est cependant que lorsqu'il parle d'aller se « battre dans des châteaux glacés, aux murs de pierres suintants, pleins de chambres secrètes et d'oubliettes cauchemardesques » (43), quand il sera question d'un druide et du preux Cœur-de-Lion, que nous sera confirmée la part d'ironie et d'imaginaire dans cette prétendue fraternité. Encore une fois, nous pourrions présumer un développement important lorsque, sur le quai d'une gare, notre voyageur l'aperçoit : « Une artiste, une actrice²⁰, une folle, quelqu'un à qui parler. » (63) Mais cette charmante jeune fille dont il est question en fin de récit appartient aussi à l'Irlande imaginaire et n'échappe pas à notre voyageur-menteur. En effet, le protagoniste se plaira à jouer (et seulement jouer) les romantiques devant une jeune femme qui, comme lui, croit à la beauté née d'un désir, une relation qui ne sera jamais *consommée*.

À en croire les analyses de Biron au sujet du personnage contemporain, cette distanciation correspondrait à une nouvelle manière adoptée par la littérature d'appréhender le réel. Une distanciation d'autant plus saisissante, que notre projet de création vise tout le contraire :

¹⁹ Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.). *op. cit.*, p. 219.

²⁰ « Le hasard faisant bien les choses, l'inconnue excentrique est actrice. Le paysage qui défile, « bien découpé par le rectangle de la fenêtre », forme à la fois la toile de fond de ce scénario et l'écran où se projette la scène que regardent d'un œil critique, les autres passagers du compartiment. » Paul Raymond Côté et Mitchell Constantina. « Entre la fuite et la quête : Le parcours problématique du narrateur dans deux romans de Louis Gauthier », *Québec Studies*, no 38, 2004 Fall- 2005 Winter, p. 51.

Cette nouvelle grammaire romanesque ne vise pas à intensifier le réel, mais à l'aplatir en le réduisant à ses traits mécaniques [...]. De même, le langage du narrateur est chaque fois asséché, expurgé de toutes émotions : c'est le rendu froid, l'anti-lyrisme et, plus généralement, l'anti-romantisme. Quant au relief de l'intrigue, l'écrivain y renonce d'emblée.²¹

À notre avis, le « réel mécanique » accentue l'expression de la solitude du personnage, mais n'a pas sa place pour décrire l'expérience d'une véritable rencontre. Cela expliquerait pourquoi l'apparition factice de Kate dans la diégèse ne ferait qu'accroître le désœuvrement du narrateur sans altérer en rien ses perceptions :

L'une des valeurs attribuées à l'écriture sera de réduire le réel à presque rien, à de l'identique, à soi-même. Le narrateur donne ainsi un maximum de cohérence au surplus d'images qui caractérisent le monde contemporain, puisqu'il ramène ce qu'il voit à sa seule expérience du monde²².

Cette hypothèse de Michel Biron ne vient-elle pas révéler, en grande partie, où se situe toute l'impasse voyageuse et communicationnelle du narrateur? Ainsi, la jeune Irlandaise qui baigne dans une société rappelant le Québec de 1954, celle-là même qui n'aura qu'une réplique à dire sur scène ne sera que la répétition passagère d'Angèle ou de la figure maternelle. Elle ne parviendra donc pas à interrompre le flot de pensées qui s'empare du personnage au point de lui boucher la vue :

Il pleut, il pleut, il pleut, c'est interminable, je passe à travers les heures et les minutes avec dans ma tête des milliers de mots qui s'amoncellent, je passe à travers le temps et ses minuscules instants, à travers l'espace et ses minuscules distances, manger, porter la nourriture à sa bouche, mastiquer, avaler, puis se lever. Marcher, attendre aux intersections, changer de rue, tous ces détails sans importance qui sont toute la vie quand on est là, pauvre être humain sans but précis, dérivant lentement, sans pouvoir faire mieux. (72)

²¹ Michel Biron, « L'effacement du personnage contemporain : l'exemple de Michel Houellebecq », *op. cit.*, p. 33.

²² *Ibid.*, p. 32.

Le narrateur est encore et toujours ce *pauvre être humain à la dérive* faute d'avoir trouvé sa bouée de secours. Ainsi, « [...] la relation entre les protagonistes et les femmes qu'ils rencontrent est conçue sous l'optique d'une interrogation de l'altérité destinée à faire avancer la recherche de soi²³ » Pourtant, dès que Kate lui offre la possibilité de rester, cela suffit à donner au narrateur l'envie de repartir²⁴ :

[...] je quitte l'Irlande, en regardant du pont arrière vaciller les lumières, s'éteindre et s'allumer les bouées et les phares, avec cet impénétrable et profond sentiment d'un instant sans retour, glissant dans un temps fluide et non plus saccadé par l'aiguille des secondes, un temps libéré de contrainte et s'écoulant dans un seul mouvement, un seul flux, emportant à la fois le bateau et la mer noire et les phares rouges et verts et l'espace du ciel et moi accoudé au bastingage comme dans les meilleurs romans d'amour. (91)

Notre narrateur, qui s'explique la vie et le monde par le biais d'un plan, d'une affiche ou d'un atlas, se retrouverait donc à faire lui-même office d'image. Dans *Voyage en Irlande avec un parapluie*, le protagoniste participe à une mascarade continuellement interrompue par ce que Jacques Michon appelait « l'euphorie des grands départs²⁵ ». Obsédé par ce qui l'attend ailleurs, le voyageur n'arrive jamais à s'investir dans le moment présent. Conséquemment, il n'y a aucun échange digne de ce nom.

Nous ne trancherons pas entre « voyage » et « errance » pour qualifier l'entreprise du narrateur de *Voyage en Irlande avec un parapluie*. Après tout, nous ne pouvons nier le fait qu'il y a bel et bien quête, mais cette quête serait davantage celle d'une intériorité.

²³ Paul Raymond Côté et Mitchell Constantina. « Entre la fuite et la quête : Le parcours problématique du narrateur dans deux romans de Louis Gauthier », *Québec Studies*, no 38, 2004 Fall - 2005 Winter, p. 54.

²⁴ Notre narrateur serait-il l'un des nombreux héritiers de Samuel Chapdelaine? Ces deux remarques de Biron au sujet du célèbre père de Maria donne à réfléchir : « L'héritage de Samuel Chapdelaine tient à la fois au refus de s'intégrer au groupe, de se "fondre en colonie", et au potentiel de création que contient le fait de recommencer toujours à zéro, de s'isoler du confort et des habitudes d'une société établie, structurée, figée dans ses traditions. » Et plus loin, « Il incarne un individualisme qui se rattache mal aux catégories idéologiques habituelles : il n'est ni romantique, ni révolté, ni libéral. Sa façon de se poser face à la société est simple : il prend le maquis. » Voir G. Michaud et É. Nardout-Lafarge (dir.), *op. cit.*, p. 214.

²⁵ Jacques Michon, « Heureux qui comme Ulysse », *Voix et images*, vol. XI, no 1, automne 1985, p.136.

Comme nous l'avons vu, certaines prédispositions font certainement obstacle au contact potentiel. D'abord, ce voyage n'est pas de ceux qui « bouleversent l'image qu'on se faisait du monde²⁶ ». Si le voyageur sans nom semble viser cette « expérience fondamentale du voyageur [qui] consiste à se départir²⁷ », le lecteur assiste plutôt au spectacle d'un être blasé qui court à sa perte. Ensuite, les différents textes de Biron nous ont révélé que le personnage de Gauthier n'échappe pas à cette tendance qu'ont les figures marquantes de la littérature contemporaine en général, et de la nôtre en particulier, de s'exclure de leur société. « Prendre le maquis, dans la littérature québécoise, ce n'est pas d'abord faire la révolution ou résister à un pouvoir répressif, c'est s'arracher à la communauté, c'est écrire ou vivre loin du groupe.²⁸ »

Toujours d'après Biron, « [l]es images virtuelles [du personnage réaliste contemporain] s'offrent au personnage comme un ensemble limité de possibles.²⁹ » Or, c'est précisément l'ouverture des possibles qui nous encourage à favoriser le genre du récit de voyage pour notre travail de création littéraire. Nous souhaitons, pour nos personnages, cette « transfiguration³⁰ », ce travail de remise en question inhérent à l'expérience de l'altérité. Mais nous reviendrons ultérieurement à ces questions. Rappelons d'abord pourquoi, dans ce premier volet de la trilogie, la rencontre avec l'Autre ne peut avoir lieu. Il apparaît que le dialogue échoue en raison de trois facteurs principaux. Premièrement, le narrateur est rempli de mots appris auxquels il n'arrive plus à donner un sens. Ensuite, la rencontre est impossible parce que chaque conversation est

²⁶ *Ibid.*, p. 1.

²⁷ *Ibid.*, p. 60.

²⁸ Ginette Michaud et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.). *op. cit.*, p. 216.

²⁹ Michel Biron, « L'effacement du personnage contemporain : l'exemple de Michel Houellebecq », *op. cit.*, p. 32.

³⁰ Normand Doiron, *op. cit.*, p. 178.

vécue comme s'il s'agissait d'un mauvais scénario. Finalement, obsédé par ce qui pourrait l'attendre ailleurs, le voyageur n'arrive jamais à s'investir dans le moment présent. Conséquemment, il n'y a aucun échange digne de ce nom.

Le fameux parapluie du titre ne serait donc pas uniquement l'accessoire de cette foule triste et anonyme, mais aussi la béquille d'un comédien, sous la pluie, qui désespère de trouver le ton approprié.

Le pont de Londres (1988)

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, encore une fois mon esprit négatif me donnait tort, comme s'il ne suffisait pas d'être désespéré et qu'il fallait en plus se sentir coupable. (62)

Rappelons d'emblée que Paul Raymond Côté et Mitchell Constantina considéraient *Le Pont de Londres* comme relevant davantage d'une escale que d'un voyage³¹. Aussi, étant donné que nous sommes d'accord avec cette idée, nous limiterons notre analyse de ce deuxième volet de la trilogie aux quelques personnages secondaires qui nous apparaissent plus significatifs quant à leurs rapports avec le narrateur. Il est également important de signaler que cette escale, qui ne devait être que le point tournant d'un rapprochement vers l'Inde mythique, tiendra plutôt de la stagnation. « Malgré mes efforts méritoires pour conserver à ma vie une trajectoire précise, quelque chose d'extérieur à moi me résistait. » (25) Notre voyageur arrive en Irlande avec l'impression que sa rencontre avec Kate lui a été utile pour retrouver une éphémère confiance en soi. Il croit que la décision de rester avec elle n'aurait résulté qu'en une lente détérioration d'un

³¹Paul Raymond Côté et Mitchell Constantina. « Entre la fuite et la quête : Le parcours problématique du narrateur dans deux romans de Louis Gauthier », *Québec Studies*, no 38, 2004 Fall- 2005 Winter, p. 47.

lien voué, de toute façon, à être rompu. Tous les projets associés à la ville de Londres, qu'il vient tout juste de retrouver, sont reliés à l'idée d'un départ, d'une mouvance imminente :

Ravi, j'imaginai avec plaisir les événements des jours à venir : les retrouvailles avec Jim, les préparatifs de départ, la dernière promenade dans Londres, le Magic Bus pour Athènes, le soleil enfin et le climat plus chaud où j'entamerais la nouvelle année; dans ma tête les séquences s'enchaînaient en un montage fluide qui ne laissait place à aucun temps mort. (10)

Dans *Le Pont de Londres*, la relation du narrateur sans nom avec le personnage de Jim est marquée par l'ambiguïté. Ainsi, une simple clé déclenche bon nombre d'inquiétudes chez le voyageur qui n'arrive pas à définir le rapport³² qui le lie à son hôte londonien.

C'est seulement lorsque je quittai Londres et qu'il me redemanda la clé de l'appartement que j'eus le sentiment qu'il me retirait sa confiance, comme s'il craignait que notre relation prenne un sens qu'elle n'avait pas à ses yeux, ou comme s'il voulait me signifier la distance qu'il tenait à maintenir entre nous. (17)

Aussi, lorsqu'il choisit de passer la nuit chez Jim (grâce à la fameuse clé, et sans la permission de son propriétaire), le narrateur franchit les limites de l'acceptable et risque de fragiliser encore plus son lien avec lui. La décision de prendre une douche chaude chez son ancien hôte est en quelque sorte la signature d'un acte déplacé, irrespectueux. « C'était aller encore plus loin dans le viol symbolique des lieux et sans doute, par extension, de leur propriétaire, mais puisque le premier pas était franchi, aussi bien aller jusqu'au bout. » (19) À la différence de ce qui se produit dans le premier roman, le narrateur ne cherche plus seulement à être à l'écart, mais va jusqu'à commettre certains actes au détriment d'une relation embryonnaire. Jim mettra l'intrusion, ainsi que le départ

³² Au cours de ses interrogations, le narrateur en arrivera à comparer leur relation à un coup de foudre qui ferait abstraction de la dimension sexuelle. Or, un coup de foudre ne peut être expliqué pas des critères rationnels et nous apparaît comme une forme d'idéalisation de l'autre : il tiendrait donc aussi, en partie, du registre de l'image.

précipité du voyageur, sur le compte de ses origines canadiennes-françaises. Ces insultes déguisées cachent certainement, selon le narrateur, quelques haines ancestrales, mais « quant à ce que cela pouvait révéler sur la structure profonde de [leur] relation » (22), il croit que ni un ni l'autre ne souhaite s'y attarder... Des non-dits qui imposent la distance et qui, de fait, laissent le narrateur perplexe quant à la nature de la relation. À force de vouloir faire entrer cette même relation dans un cadre prédéterminé, le narrateur en limite la possible évolution, se sent davantage laissé-pour-compte.

Parce que j'étais seul, malheureux de la tournure des événements et incertain de ses sentiments à mon endroit, j'avais l'impression qu'il faisait un effort particulier pour s'occuper de moi, comme on prend en charge un parent éloigné de passage dans sa ville. [...] Cela créait entre nous une espèce de décalage qui compliquait notre relation. (76)

Le plus souvent, notre voyageur suivra Jim dans l'espoir, toujours vain, de rencontrer quelqu'un avec qui il pourrait arriver à communiquer. Quand Jim n'est pas là, il souhaite être à ses côtés, mais, très souvent, lorsqu'ils sont ensemble, il vit un certain malaise. Quand un brin de sentimentalité pointe le bout de son nez, à la fin du roman, c'est qu'il annonce l'imminence d'un nouveau départ.

À Londres, rien ne se passe comme prévu. Notre voyageur ne trouve ni autobus ni autres moyens de transport à la hauteur de sa quête : « J'avais les moyens de prendre l'avion, c'était facile. [...] Ce n'était pas l'idée que je me faisais d'un pèlerinage » (24). Cette remarque du protagoniste est très intéressante par rapport à l'idée de piété qu'elle évoque. Le narrateur semble n'avoir qu'une vague idée des traditions orientales, mais il s'accroche quand même à l'espoir d'une vérité religieuse. Au fil des pages, l'anti-héros de Gauthier s'approprie un discours bouddhique (entre autres, à plusieurs reprises, lorsqu'il tente de dissocier les apparences de la vie d'une vérité plus grande qui lui

échappe) sans pour autant que ce discours influe le moindrement sur son comportement. À ce propos, notons qu'au réveillon de Noël, le narrateur fera cette remarque par rapport au monologue filmé d'un certain guru : « Le ton était simple, chaleureux, sans prétention, mais empreint de dignité. Il ne s'agissait pas d'une autre conversation frivole et anodine » (54). Malgré cela, il n'arrive pas à se laisser emporter comme les autres convives de cet « ashram au nom impossible » (53), celles-là mêmes qui semblaient avoir « subi un terrible lavage de cerveau » (58). « Et puis c'est encore des mots, et non pas l'expérience même de la vie. Pourtant, je m'en voulais de ne pas vibrer moi aussi comme le reste du groupe [...] » (55) Cela dit, il est également permis de se demander quels personnages secondaires mériteraient leur place dans le fameux pèlerinage. Serait-ce possible qu'ils puissent y avoir accès? De plus, il nous semble que la stagnation physique et psychologique du narrateur limite toutes formes de démarche spirituelle. « J'étais de plus en plus souvent seul, tournant en rond dans Londres et dans mon cerveau. » (26)

Dans cet état d'esprit, j'avais tendance à abuser du scotch et du haschisch, et si cela réussissait parfois à me mettre de bonne humeur, le ramollissement qui en résultait réveillait aussi mes tendances à la paranoïa. Je me perdais facilement dans des analyses de ma relation avec Jim où je ne parvenais plus à faire la part du réel et celle de l'imaginaire. (26)

Tenir compte de ce besoin ininterrompu d'alcool et de drogue est capital pour illustrer la rupture des dialogues dans *Le Pont de Londres*. L'état d'ivresse accentue l'impatience de l'écrivain et le met en proie à d'importantes crises d'angoisse qui le plongent dans « l'horreur de [s]a situation » (35), « prisonnier de ce personnage dont personne ne se souciait, que personne n'aimait » (35).

Voilà comment les autres me voyaient. Moi, écrivain en voyage, séducteur d'Irlandaises, grand buveur de scotch, moi dont le sort était enviable, [...] voilà ce que j'étais en réalité : un pauvre minable [...], ne

sachant quoi faire ni où aller, incapable surtout d'entrer en contact avec les gens et se réfugiant dans les livres faute de savoir vivre. (35)

Malgré ce simulacre de prise de conscience qui le pousse à refaire ses bagages, le voyageur choisira de rester à Londres et de continuer à « jouer le jeu » (38). Ainsi, il écoutera les mots de Ruth, l'amante de Jim, comme ceux de tout autre être : sans intérêt. « Les détails s'ajoutaient les uns aux autres, pleins d'importance pour elle, pour moi sans grande conséquence. C'était une autre vie, sans plus. » (41) Pour notre voyageur et écrivain, Ruth ne s'attardait pas là où il le fallait :

Mais pourquoi se souciait-elle de [...] mots, de sentiments, d'idées qui n'avaient rien à voir avec elle [...] ? Pourquoi sentait-elle le besoin d'éprouver tout cela, de s'abaisser à tout cela, alors qu'elle n'avait qu'à dessiner, à peindre, à sourire, à exprimer par tout son être la Gloire de Dieu ? (43)

Mais est-ce que cette vie *si différente* ne serait pas plutôt un nouveau miroir ? Pourquoi le narrateur ne laisse-t-il pas ses pensées de côté et ne se contente-t-il pas d'écrire une œuvre sur la beauté du monde ?

Il est également pertinent de voir et de souligner à quel point, comme dans *Voyage en Irlande avec un parapluie*, l'écrivain encourage l'expression par l'image plutôt que par les mots. Plutôt que d'écrire, le narrateur finit « toujours par crayonner de vagues dessins sur le papier » (87). Aussi, les mots permettent inévitablement une chose et son contraire. Par exemple : « [...] je n'étais ni heureux ni malheureux [...], simplement désespéré et, malgré tout, le plus optimiste des hommes. (43) » Cela n'est pas sans nous rappeler cette remarque de Michel Biron : « Or, justement, ce roman parvient à tromper le rien à force d'y consentir³³ »...

³³ Michel Biron, « Compte-rendu du livre *Voyage au Portugal avec un Allemand* de L. Gauthier », *Voix et images*, vol. XXVIII, no 1, automne 2002, p.166.

Aux côtés du personnage de Bella, le narrateur a « l'impression de vivre dans un univers étranger » (45). Il se demande s'il doit chercher à la rejoindre, mais s'interroge aussi à savoir s'il ne devrait pas « se saouler la gueule » (47) plutôt que de se « buter continuellement à tous ces interdits qui marquaient à leur façon la voie vers la libération ultime » (47). Le soir du réveillon, alors qu'il recherche sa présence, elle le délaisse à son tour :

J'eus à peine le temps d'échanger quelques mots avec elle qu'elle me quitta pour accueillir d'autres invités, m'abandonnant ni tout à fait à l'écart ni tout à fait à l'intérieur du petit groupe. J'étais trop loin pour me mêler à la conversation, trop près pour faire semblant de ne pas entendre. J'adoptai une attitude à mi-chemin, une sorte d'écoute distraite qui pouvait se confondre avec une absence polie. (50)

Tout au long du roman, le narrateur vit avec la pénible « impression de vivre des jours perdus » (68). Et, bien qu'il prétende préférer le changement à la répétition, il nous donne l'impression d'être voué à la stagnation, à l'enlèvement. Le fantôme d'Angèle, ses rêveries qui le coupent du monde qu'il souhaiterait atteindre, mais avant tout l'alcool, les hallucinogènes et une incommensurable culpabilité semblent le clouer au sol. Et si cette culpabilité avait été évoquée dans le premier volet, il semble qu'elle agisse ici, à la manière de la pluie dans *Voyage en Irlande avec un parapluie*, comme trame de fond de tout le récit, comme écran entre lui et le reste du monde.

Les sourires d'étrangers le laissent « plus seul que jamais » (62). Notre voyageur en panne est désespéré, se sent exclu et abandonné. Il lui faudrait passer le cap, traverser un pont plus grand que celui qui est évoqué en fin de récit. À ce stade, nous pouvons désespérer d'assister à une rencontre digne de ce nom et, qui plus est, de le voir un jour atteindre l'Inde mythique. Quant à sa relation avec les mots, elle est toujours aussi ambivalente : « Au fond, la vie ne m'intéressait pas, seule la littérature m'intéressait, et

ce qui dans la vie ressemblait à la littérature. C'était à la fois ma perte et mon salut » (70). Et finalement, en parlant du langage : « Mais il nous échappait toujours. Il était là, comme parallèle à la vie, se développant indépendamment, élaborant des structures de plus en plus audacieuses, englobant des espaces de plus en plus vastes [...], comme un autre univers » (71). Dans *Le pont de Londres*, les êtres, les mots et la vie filent entre les doigts d'un narrateur enlisé dans sa paranoïa. Celui-ci lit invariablement ses faiblesses dans le regard des autres et continue de comptabiliser les jours gâchés en se racontant des histoires...

Voyage au Portugal avec un Allemand (2002)

Il a failli me tutoyer. Deux fois. Je sais qu'il s'en est aperçu aussi. Voilà où mènent les confidences. De toute façon, il serait normal que nous en arrivions là. Mais j'aime bien la distance que le vous maintient entre lui et moi. Elle me protège. Je n'ai jamais aimé la familiarité. (102)

Quatorze années séparent la publication du roman *Le Pont de Londres* de celle de *Voyage au Portugal avec un Allemand*. Il s'agit encore une fois du même personnage, du même ton, de la même expérience condamnée à l'échec. Nous croyons cependant remarquer que la langue y prend plus de place, se fait plus évocatrice des déboires du personnage principal. Nous sommes à mille lieues du voyageur héros de l'époque classique décrit par Normand Doiron³⁴. Il s'agit ici et sans conteste de pure passivité. On pourrait même parler d'inertie. « Debout dans le couloir, n'ayant rien de mieux à faire, je fume cigarette sur cigarette en regardant défiler le paysage [...] » (7)

Décidément, un sort semble avoir été jeté sur l'ensemble de la trilogie de Gauthier et sur notre pauvre voyageur engourdi. Le narrateur de *Voyage au Portugal avec un Allemand* n'en finit plus de regarder passivement la multitude de tableaux offerts à sa vue; des tableaux monochromes et très souvent inhabités. « Ça fait si longtemps que je regarde par la fenêtre, j'en ai plus qu'assez de voir des images, images par-dessus images [...] » (25)

Dans ce troisième volet où les gens croisés préfèrent se taire ou parler aux animaux plutôt que de faire connaissance avec un être humain, le narrateur est frappé de plein fouet par sa vulnérabilité. « La planète est un baril de poudre, et je me doute bien

³⁴ Normand Doiron, *L'Art de voyager, Le déplacement à l'époque classique*, Klincksieck, 1995, 260 p.

que, si elle explose, elle ne fera pas attention à moi. Quand on se retrouve seul, on voit bien qu'on ne compte pas. » (9) Le protagoniste doit composer avec des vêtements imprégnés de sa seule odeur, avec des rencontres imaginaires de filles idéalisées qui échouent dans un kleenex. Malgré tout, il aspire toujours à avoir l'air normal lors de ses déplacements et semble être destiné aux places publiques désertes et aux rues silencieuses. En observant un globe terrestre, il réalise à quel point, comparé à l'immensité du monde, son voyage « se résume à un petit trait à peine visible » (20). Il y voit des kilomètres et des kilomètres de gens qui le méprisent, qui n'ont rien à faire de son petit destin d'écrivain qui n'écrit plus³⁵. « Partout ces visages fermés, ces regards hostiles³⁶. Et moi je sens que je m'enfonce de plus en plus en moi-même, dans un univers compliqué dont il devient de plus en plus difficile de sortir », ou encore, « Je ne rencontre que des gens encore plus ordinaires que moi, encore plus ennuyants » (25). Nous repensons à cette réflexion de Bourgeois : « Le rapport se trouve inversé. Ce n'est plus l'ailleurs qui influence l'attitude des personnages, mais plutôt l'attitude de ceux-ci qui joue sur leur perception de l'ailleurs.³⁷ » Les questions sans réponse du protagoniste se répètent à l'infini, rejettent toute possibilité de créer des liens. Elles le font tourner en rond.

Londres, Paris, Toulouse, Bayonne, Biarritz, San Sebastian... La poésie des noms, l'exotisme des lieux ne changent pas grand chose. Que sommes-nous venus faire sur la terre, mes amis? Partout je me heurte à des gens qui n'ont pas de place dans leur vie pour une question aussi

³⁵ « Que des inconnus partout autour de soi, à des kilomètres à la ronde, un territoire inexploré, inhospitalier, et aucune raison d'être là, sinon pour y mourir. » (29)

³⁶ « Toutes ces femmes en noir qui tricotent, ces hommes qui me regardent avec leurs visages hostiles, aussi impossibles à toucher que les images d'un film. » (27)

³⁷ Marie-Hélène Bourgeois, *Poétique du récit de voyage québécois au XX^e siècle : de l'initiation du sujet à sa fragmentation*. mémoire, Université de Sherbrooke (Canada), 2006, p. 104.

inquiétante. Cette question, j'ai beau la dissimuler du mieux que je peux, il en dépasse toujours des bouts. Je ne sais pas mentir. On voit bien qu'elle m'obsède. (24)

« La littérature nous trompe, je le savais, je l'ai toujours su. [...] Vous allez croire qu'il y a un sens, une direction, un plan, un ordre un but, une explication, alors qu'il n'y a rien de tout cela, tout est jeté pêle-mêle, en vrac, au hasard, et vous êtes là. » (26) Le narrateur est assailli des pires angoisses, se sent perdu et doit composer avec *La chose*, avec cette angoisse d'une autre mort sans importance : la sienne. Du coup, le constat de sa solitude prend des proportions démesurées et s'apprête à l'enterrer vivant. Son étiquette d'écrivain lui servait d'identité, mais au seuil de la folie, les mots ne lui viennent pas et l'empêchent de se reconnaître. La mascarade aurait donc une fin? Oui, en quelque sorte, puisque le protagoniste se souciera moins de jouer un rôle que d'assurer sa survie.

Je n'ai plus de mots à accrocher partout pour me défendre, plus de mots pour mentir, pour feindre, pour me tromper moi-même, plus de masque, me voici démasqué, et qu'y avait-il derrière le masque? Rien, pas grand-chose, l'orgueil, rien de réel, des mots. Calme-toi. (32)

Nous distinguons ici une nouvelle figure, celle du voyageur-prisonnier. Le protagoniste ne demande qu'à survivre à sa peur et, pour y arriver, il devra trouver un outil, une bouée, un accessoire : monsieur Frantz. Comme le parapluie du premier titre à l'étude (dont il est encore question à quelques reprises dans ce roman), l'Allemand aura son utilité.

Sa valise à la main, il va d'un bon pas et je l'imite, mon sac en bandoulière, bien décidé à ne pas le perdre. S'il se mettait à courir, je crois bien que je courrais derrière lui. Tant pis s'il me trouve encombrant. Je me sens comme ces chiens abandonnés prêts à suivre quiconque ne les chasse pas d'un coup de pied. (38)

Le narrateur sans nom serait prêt à suivre quiconque serait de passage dans le coin. Pour lui, les êtres, comme les objets, sont interchangeables. Et ce qui *a priori* paraît avoir la

saine apparence d'un échange repose en fait sur une série de quiproquos. D'abord, lorsque le narrateur croit entendre que Frantz est prêtre alors qu'il est peintre : « Je ne parviens pas à dire un mot. [...] Qu'y a-t-il de commun entre ce prêtre et moi? Je me sens tenu d'adopter un langage de convenance, plein d'onction et de précaution, qui m'empêche de m'exprimer réellement » (44). Ensuite, tout au long du récit, quand l'Allemand se garde de toute allusion à sa vie privée : son nom n'aurait pas d'importance, son ancien métier non plus, ses amours encore moins. Ce « camouflage » a pour conséquences les fabulations du narrateur qui tente, comme nous, de cerner le personnage : « Je me suis inventé toute une histoire autour du thème : monsieur Frantz, comédien » (69). Ce désir de donner un rôle bien précis à monsieur Frantz rejoint la thématique du scénario et nous permet de soulever la question des perceptions, une question qui nous préoccupe particulièrement. Quel gouffre incommensurable peut-il y avoir entre l'image que l'on se fait d'une personne et ce qui la caractérise vraiment? Le fait que le personnage de monsieur Frantz soit polyglotte et qu'il cherche à recommencer une nouvelle vie permet d'extrapoler au sujet de son passé. Seulement, l'intrigue sera de bien courte durée pour le narrateur puisqu'il finira aussi par faire entrer l'Allemand dans un cadre rigide. Monsieur Frantz deviendra rapidement comme les autres, c'est-à-dire désuet, dépassé. Il est un raté aussi... Pour le narrateur, il ne sera donc nullement question, une fois encore, d'adapter ses habitudes, d'abandonner le fantôme d'Angèle ou l'itinéraire prévu. Comme pour une boussole ou une bonne paire de bottes, c'est le voyageur qui détermine à quel endroit et à quel moment il doit faire l'utilisation des gens sur son passage. Voilà peut-être ce qui explique le fait que notre narrateur soit absent lors

du premier départ de Frantz, qu'il rejette toute allusion à la fraternité de sa part et qu'il refuse d'aller le rejoindre à Fero :

Instinctivement, j'ai un mouvement de recul. Jusqu'ici, je n'ai jamais considéré que nous voyagions ensemble. Simplement que nos itinéraires coïncidaient, qu'une certaine sympathie nous rapprochait. Mais je ne l'ai pas choisi comme compagnon de route. (104)

À supposer que notre narrateur aboutisse bel et bien au Maroc ou en Inde, il reste que la présence d'un autre être à ses côtés sera inévitablement imagée, factice, interchangeable, accessoire. Dans ce cas, son pèlerinage fictif ne pourra que rester celui d'un être fondamentalement souffrant et seul.

Moi, je n'ai pas besoin d'un ami; des amis, j'en ai, j'en avais en tout cas quand j'ai quitté Montréal. [...] C'est dans la solitude que je pourrai apprendre quelque chose. Je n'ai pas besoin d'un frère qui a quinze ans de plus que moi et qui ressemble à ce que je ne voudrais pas devenir : un homme perdu, un homme qui n'a pas trouvé la réponse qu'il cherchait. (105)

Contrairement à ce que le titre du roman laissait présager, c'est dans ce troisième volet que l'Autre est le plus volontairement rejeté.

Conclusion

Quittant sa patrie, faisant le départ entre ceux-là qui restent [...] et ceux-ci qui s'en vont avec lui, qui s'éloignent, voguant vers d'autres horizons, le voyageur effectue l'expérience originelle du partage, du mouvement qui établit une distance, une distinction.³⁸

Je m'en vais en Inde et il y a mille chemins pour y arriver ou pour ne pas y arriver.³⁹

Le personnage angoissé de Gauthier esquivé les êtres, cherche avant tout à se protéger. Dans ces conditions, les romans ne peuvent qu'aborder la part fortuite de la rencontre, n'expriment jamais l'idée de contact qui la caractérise également, et à laquelle nous nous intéressons. Pour nous, le thème de la rencontre, dans le cadre d'un récit de voyage, est extrêmement fertile parce qu'il permet de sonder la notion de relation entre deux êtres à un moment précis. Deux personnages d'horizons différents dans un même lieu, au même moment, et voilà que l'expérience de la rencontre rend possible l'observation d'un lien de dépendance, d'une influence réciproque. Toute la question est de savoir ce qui restera de cet échange par la suite, au cœur de leurs existences respectives. Nous croyons que ces rencontres avec l'Autre (qui manquent à l'appel chez Gauthier) sont essentielles à ce qu'il est convenu d'appeler un récit de voyage, au sens où elles permettent une évolution chez le protagoniste. Par évolution, nous entendons cette possibilité d'un changement, chez le personnage principal, entre le point de départ et d'arrivée. Sans cette notion d'altérité, nous pensons qu'il devient épineux d'aspirer à une perception différente. Or, c'est précisément cette tension vers une nouvelle conscience du

³⁸ Normand Doiron, *op. cit.*, p. 152.

³⁹ Louis Gauthier, *Voyage au Portugal avec un Allemand* (2002). nouvelle édition, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2007, p. 23.

monde, pour le narrateur-voyageur et pour le lecteur, qui alimente nos réflexions et notre écriture.

Dans les trois volets, le voyage est vécu par le narrateur comme une expérience pénible qui lui fait réaliser les limites de la littérature et celles de sa condition d'homme. Nous l'avons vu : le personnage se déplace constamment parce qu'il ne trouve pas sa place dans le présent, et ce déplacement ne fait qu'aggraver son sentiment de solitude au détriment de la rencontre potentielle. Nous avons affaire à un homme qui n'est bien nulle part, à un personnage qui n'a pas seulement conscience de la nécessité d'un éventuel départ, mais qui, incessamment, va chercher à le provoquer. Et, parce qu'il est toujours en « mode départ », le présent n'est de fait jamais vécu, sinon comme un hors temps permettant de ressasser un passé destructeur ou d'idéaliser le futur. Le protagoniste cherche sa vérité, la vérité, ailleurs. Il désire mettre fin à ses tourments et prend la fuite avec le souhait irréaliste de tout recommencer à zéro. Au fil des pages, il est question du vide de l'existence et de la monotonie des jours.

Chacun de ces trois romans illustre et permet de ressentir le mal-être qui découle de la stagnation. Or, nous voyons l'imaginaire du voyage comme un terreau inestimable, mouvant. Il nous semble qu'il facilite la découverte de plusieurs vécus, de plusieurs expériences différentes, et ce, en un laps de temps très court. Les gens, les lieux, les modes de vie, les émotions; tout peut être décuplé, intensifié. L'écriture voyageuse tend pour nous vers un idéal d'ubiquité. Nous sommes nés ici, de cette façon, mais sommes aujourd'hui, là, dans un cadre tout à fait nouveau. Nous avons l'occasion de vivre autre chose tout en conservant notre *autre* vie, celle que nous nous figurons comme étant la première de toutes. Cet idéal remet en question, comme chez Gauthier, notre rôle sur

terre, mais il le fait en illustrant au contraire la richesse de l'existence. Le voyage et les rencontres permettraient une ouverture des possibles, alors que le voyage intérieur du narrateur condamne plutôt celui-ci à l'isolement. Chez Gauthier, l'idée d'ouverture est exclue d'emblée en raison de facteurs, de prédispositions qui favorisent davantage l'idée d'un rejet. Le personnage est tout à la fois désorienté et coupable. Il constate ses échecs avec les mots et les hommes, mais ne parvient pas à aller au-delà de ce constat, n'arrive pas à cheminer malgré ces difficultés. Le narrateur sans nom n'a pas l'intention de dévoiler son identité, mais bien de camoufler celle-ci avant de pouvoir s'en débarrasser.

Quant à la vision que le protagoniste a de l'Autre, elle est volontairement et invariablement réductrice. Le narrateur est constamment en train de chercher un inconnu avec lequel il pourrait arriver à communiquer, mais il n'arrive pas à entrer en contact avec ceux qui sont devant lui, dans le présent. Il cherche à vivre ce qu'il a lu depuis toujours, mais la vie des autres ne le concerne pas, ne l'intéresse pas du tout. Le protagoniste, d'abord déprimé, puis angoissé, va finalement tenter de survivre au monde qui est le sien. Par tous les moyens, il tentera d'adapter son univers social à ses propres désirs. L'identité, la culture et le vécu des gens sur sa route n'ont pas d'importance à moins d'être en adéquation avec ces mêmes désirs. La présence de l'Autre est recherchée dans sa forme physique, utilitaire. Si ce besoin ne peut être comblé, ou encore s'il s'avère que c'est déjà fait, le narrateur passe en mode « analyse », cherche à définir ou à comparer l'être qu'il a devant lui. Ainsi, une personne sera instantanément considérée inférieure ou supérieure au narrateur, classée irrévocablement dans la catégorie des gagnants ou des perdants. En tentant de conceptualiser son rapport à l'autre, d'y mettre

des mots ou d'en faire un scénario, le narrateur n'est jamais dans l'expérience de l'échange.

En ce qui nous concerne, nous devons nous rappeler comment s'installent ici les barrières entre le narrateur et le reste du monde. Le narrateur qui regarde et qui s'exprime doit absolument faire preuve de sensibilité, mais aussi prendre conscience de ce que lui et les autres peuvent s'apporter, de ce qui les distingue. La non-rencontre s'explique par de nombreux facteurs, et il est impératif de voir ce que ceux-ci impliquent pour notre écriture. Le travail littéraire de Louis Gauthier, en l'occurrence ici sa trilogie, nous servira de repoussoir. Par sa richesse, il nous indique quelques pièges à éviter pour franchir les confins de la solitude humaine, et pour parvenir à imaginer ce qu'il peut advenir lorsque celle-ci s'ouvre à une réalité étrangère. Pour nous, il apparaît clair que la véritable rencontre humaine nécessite l'idée d'exploration et celle d'un partage.

Bibliographie

Sources primaires

- GAUTHIER, Louis. *Voyage en Irlande avec un parapluie* (1984). Nouvelle édition, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1999, 91 p.
- GAUTHIER, Louis. *Le pont de Londres* (1988). Nouvelle édition, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2000, 97 p.
- GAUTHIER, Louis. *Voyage au Portugal avec un Allemand* (2002). Nouvelle édition, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2007, 111 p.

Sources secondaires

- BEAUDOIN, Réjean. « Roman en couleurs et récit en noir et blanc », *Liberté*. Avril 1989, p. 58-64.
- BEAUDOIN, Réjean. « Une soif intérieure », *Liberté*. Juin 1986, p. 152-153.
- BEAUSOLEIL, Claude. « La douce ironie de Louis Gauthier », *Le Devoir*. Montréal, 2 décembre 1978, p. 23.
- BIRON, Michel. « Compte-rendu du livre *Voyage au Portugal avec un Allemand* de L. Gauthier », *Voix et images*. Automne 2002, p.166-170.
- BOURGEOIS, Marie-Hélène. *Poétique du récit de voyage québécois au XX^e siècle : de l'initiation du sujet à sa fragmentation*. Mémoire, Université de Sherbrooke (Canada), 2006, 160 p.
- CHASSAY, Jean-François. « Faits divers », *Spirale*. Février 1989, p. 3.
- CÔTÉ, Paul Raymond et Mitchell Constantina. « Entre la fuite et la quête : Le parcours problématique du narrateur dans deux romans de Louis Gauthier », *Québec Studies*. 2004 - 2005, p. 47-57.
- DUBOIS, Richard. « Lectures », *Relations*. Avril 1989, p.93-94.
- FOREST, Gilbert. « Voyage en Irlande avec un parapluie », *Livres d'ici*. Février 1985, p. 14-15.
- GORMAILE, Patrick J. T. « Voyage en Irlande avec un parapluie », *Québec studies*. 1986, p. 207-208.

- HARDY, Pierre. « Voyage en Irlande avec un parapluie », *Québec français*. Octobre 1985, p. 10.
- HÉBERT, François. « Voyages avec un taureau et un parapluie », *Le Devoir*. 8 décembre 1984, p. 28.
- LAMY, Suzanne. « Découverte et discrétion assurée », *Spirale*. Février 1985, p. 5.
- LAURIN, Michel. « Voyage en Irlande avec un parapluie », *Nos livres*. Février 1985, p. 37.
- MARCOTTE, Gilles. « L'éternité existe quelque part en Irlande », *L'Actualité*. 3, mars 1985, p. 111.
- MARTEL, Réginald. « Louis Gauthier. Pluie pour spleen en Irlande », *La Presse*. Montréal, 8 décembre 1984, p. E-5.
- MARTEL, Réginald. « La fausse indifférence d'un regard très habité. Louis Gauthier et l'art maîtrisé du récit », *La Presse*. Montréal, 21 janvier 1989, p. k-1, k-2.
- MICHON, Jacques. « Heureux qui comme Ulysse », *Voix et images*. Automne 1985, p.135-139.
- MILOT, Louise. « Le Pont de Londres existe-t-il? », *Lettres québécoises*. Printemps 1989, p. 17.
- MORENCY, Jean. « L'Errance dans le roman québécois », *Québec français*. Printemps 1995, p. 81-84.
- SOULIÉ, Jean-Paul. « Louis Gauthier. Le désir d'écrire », *La Presse*. Montréal, 2 mars 1985, p. E-1, E-4.
- THÉRIO, Adrien. « Voyage en Irlande avec un parapluie de Louis Gauthier », *Lettres québécoises*. Été 1985, p. 24.
- TREMBLAY, Régis. « Voyage en Irlande ou la dépression atmosphérique de Louis Gauthier », *Le Soleil*. 23 mars 1985, p. D-11.
- TRÉPANIÉ, Marie-Claude. « Louis Gauthier. Les pieds sur terre », *Nuit blanche*. Février-mars 1985, p. 50-51.
- VIGNEAULT, Robert. « Louis Gauthier : l'Orient de la littérature », *ALC*. t. VIII, p. 253-272.

Sources théoriques

- AMIROU, Rachid. *Imaginaire touristique et sociabilité du voyage*. Paris, Presses de l'Université de France, 1995, « Le sociologue », 281 p.
- BERGSON, Henri. *La pensée et le mouvant*. Paris, Presses Universitaires de France, 1938, 322 p.
- BIRON, Michel. *L'absence du maître*. Montréal, Presses de l'université de Montréal, « Socius », 2000, 315 p.
- DOIRON, Normand. *L'Art de voyager, Le déplacement à l'époque classique*. Paris, Klincksieck, 1995, 260 p.
- DOIRON, Normand. « De l'épreuve de l'espace au lieu du texte. Le récit de voyage comme genre », dans Bernard Beugnot (dir.), *Voyages : récits et imaginaire*. Paris; Seattle et Tübingen, Papers on French Century Literature, 1983, p. 15-31.
- FACAL, Cécile. *La poétique de la transparence dans les récits de voyage de Nicolas Bouvier*. Mémoire, Université McGill (Canada), 2004, 134 p.
- MERCIER, Andrée. « Diane-Jocelyne Côté, Patrick Nicol et Robert Dion : Représentation de l'écriture dans le récit québécois contemporain », *Québec Studies*. 1999-2000, p. 107-120.
- MICHAUD, Ginette et Élisabeth Nardout-Lafarge (dir.). *Constructions de la modernité au Québec : Actes du colloque international tenu à Montréal les 6, 7 et 8 novembre 2003*. Outremont, Lanctôt, 2004, 380 p.
- RAJOTTE, Pierre (dir.). *Le voyage et ses récits au XXe siècle*. Québec, Éditions Nota bene, 2005, 417 p.
- URBAIN, Jean-Didier. *Secrets de voyage, menteurs, imposteurs et autres voyageurs invisibles*. Paris, Éditions Payot & Rivages, 1998, 465 p.
- URBAIN, Jean-Didier. « Sémiotiques comparées du touriste et du voyageur », *Semiotica*. 1986, p. 269-286.

Sakrubai et les autres

Les bateaux ne bougeaient pas.

C'étaient d'immenses édifices, des maisons beaucoup trop lourdes pour aller où que ce soit.

J'habitais près du port, mais ne m'y rendais pas très souvent. Je n'ai aucun souvenir de départ ou d'arrivée auxquels j'aurais pu assister, à cette époque, face au fleuve. Je n'avais pas la moindre conscience du fait qu'il était dans la nature des bateaux de quitter un point pour en atteindre un autre.

Les bateaux de mon enfance étaient immobiles. Partout, à leurs bords, étaient empilées de grosses caisses métalliques rouillées.

Je me souviens des grues qui touchaient les nuages et des coques noires à faire peur.

Plus tard, j'ai cherché les voiles et me suis laissée emporter cent fois plutôt qu'une dans les bras de marins imaginaires. Des hommes incroyablement beaux, grands et forts capables d'affronter les tempêtes et avides de découvrir le monde.

Le temps a passé. Il passe encore et je me suis faite navire.

Je souffre les départs et crains chaque fois de ne jamais savoir arriver...

Sakrubai

LES YEUX MOQUEURS et le sourire ridé de Naguina témoignent bien de l'accueil réservé ici à ma nouvelle passion. Incrédule, la cuisinière émérite de la *Mhugad Sangeet Vidyalaya* s'amuse de me voir si consciencieusement et assidûment consacrée à ma tâche.

En écoutant les plus vieux accorder leurs *sitars* et en jetant des coups d'œil aux plus jeunes qui courent se cacher entre les arbres, je règle le sort du monde à coup de petites pincées sur la véranda. Calmement, je laisse la paix m'envahir et me vautre dans cet instant béni.

Je trie des grains de riz.

Qui aurait cru qu'un jour, dans une école de musique d'un autre monde, dans un lieu étrange où même la pauvreté trouverait son compte à coup de légumineuses, de mélodies et de couvertures, je veillerais sur de petites têtes lissées à l'huile de noix de coco et sur des céréales vouées à nourrir tout un *ashram*?

Le sac de plastique a été renversé à demi sur une mince toile bleue qui recouvre le ciment. Assise par terre aux côtés de Naguina qui apprête machinalement quantité de haricots, je me concentre pour ne rien laisser au hasard. Je veille à écarter le moindre grain suspect, le moindre caillou malencontreusement parvenu à se tailler une place depuis les rizières, et dont la présence viendrait entacher la solide réputation de la bonne femme avec qui je partage le thé.

De temps en temps, je balaie le sol du revers de la main et récupère les quelques grains non germés ou noircis pour les faire disparaître. À chaque lancer, j'assiste au spectacle d'une ruée de freux qui viennent s'emparer de la poignée sacrifiée.

Au-delà de ce tumulte de croassement et de plumes, une trêve.

Je l'aperçois.

Sous un arbre fruitier, elle parle aux pierres.

Dans le creux de ses mains, elle leur chuchote, le plus simplement du monde, ses petites vérités.

DEPUIS MON ARRIVÉE, elle m'intrigue. Il y a quelques mois de cela, un groupe d'enfants m'avait encerclée au moment où je franchissais l'enceinte de l'école. Les yeux écarquillés, ils me posaient, l'un après l'autre, des questions existentielles. « What is your name? Why you is schooling? When you going? »

Je me rappelle m'être sentie étourdie par cette proximité subite qui contrastait avec le détachement de mes élèves de Montréal-Nord. J'avais peine à avancer avec mon sac surchargé et toutes ces mains inconnues qui s'agrippaient à ma tunique, à mes bras.

Lorsque je m'étais retrouvée seule, assise sur un matelas douteux dans ma sombre cabane mi-bouse, mi-bambou, j'étais allée jusqu'à craindre de ne pouvoir tenir le coup. C'est à cet instant précis qu'elle était apparue dans l'embrasure de la porte.

« My name is Sakrubai. »

Voilà les seuls mots qu'elle avait prononcés de sa petite voix rauque, un brin de hindi sur le bout de la langue, dans un claquement du panneau de bois. Un éclair. Un baume.

Elle doit avoir quatre ans, peut-être presque cinq.

AUJOURD'HUI, elle porte une jolie robe rose décorée de petites fleurs jaunes. Ses manches bouffantes mettent en évidence ses bras menus où une douzaine de bracelets colorés font des vagues chaque fois qu'elle gesticule. Son petit ventre rond est délié par

deux rubans qui s'agitent de chaque côté de son corps et ses cheveux sont divisés en deux nattes ébène et lustrées dont les extrémités ont été ramenées et nouées sur sa tête.

Elle doit s'être sentie observée, car elle dépose ses cailloux dans l'herbe et relève la tête dans ma direction.

« Véronika, come! »

Chaque fois qu'elle m'a invitée quelque part, j'ai eu le sentiment rassurant de vivre quelque chose d'important.

Ses petits doigts tirent énergiquement ma main et, déjà, je suis prête à la suivre n'importe où : à la découverte de ce puits sans fin et de cet arbre à fruits aux saveurs inconnues, vers ces fleurs orangées au parfum divin qu'elle avait adroitement tressées dans mes cheveux, auprès de sa mère, qui devait avoir mon âge, frottant des vêtements contre les pierres du bord du lac...

La dernière fois, elle m'avait entraînée entre les rochers et les branches, jusqu'au sommet de la colline, derrière la classe de *tablas*. De là-haut, on aurait dit que toute la misère du village de Mhugad était camouflée par les arbres en fleurs et les toits de tuiles orangées. La petite m'avait semblé très fière de sa carte postale, mais encore plus de cette forêt de bambous, loin là-bas, au creux de laquelle le soleil se couchait. Elle sautillait.

« Look Veronika! »

Du bout d'un doigt orné de fins traits au henné, elle m'indiquait sa vraie maison.

CET APRÈS-MIDI, en la rejoignant sous son arbre, je me crois sur le point de connaître le secret des pierres, mais elle m'entraîne aussitôt en direction du jardin.

J'aime le contact de ses doigts au creux de ma main et me demande un instant si mon plaisir n'est pas celui d'un esprit malade ou déviant ; pensée absurde héritée d'une de ces

paranoïas débiles où la seule évocation du toucher d'un enfant est associée à des scénarios sordides.

Je suis bien. Incroyablement bien.

J'aime cette exploration douce de petits doigts soyeux et fragiles qui se jouent de ma peau, la plus pure caresse qui soit. Chaque fois, j'y vois le reflet d'une sensibilité naturelle trop souvent bafouée.

Soudain, sa main m'abandonne pour une banale flaque d'eau.

Me tournant le dos, ma protégée s'arrête et s'accroupit.

Brusquement, elle enfonce ses bras menus dans le trou, jusqu'au coude. Ses bracelets s'effacent à mesure de la boue.

Quel trésor extraordinaire peut-elle bien chercher en prospectant de la sorte? Au bout de quelques secondes, lorsque le pan de sa robe est bien sale et bien trempé, elle me tend deux imposantes poignées de glaise. Devant mon incompréhension, elle éclate de son rire contagieux et guttural tout en retournant au fond du trou.

« Look. »

Elle m'invite à creuser le sol avec elle. Peu à peu, un petit monticule de glaise s'élève entre nous. Tranquillement, elle me laisse plonger seule tandis qu'elle s'affaire à travailler la matière. Attendrie, je la regarde pétrir notre glaise et tente vainement d'imaginer ce qu'elle s'apprête à faire apparaître sous mes yeux.

Ses dents légèrement écartées mordillent sa lèvre inférieure et trahissent une application considérable.

Comme moi un peu plus tôt, elle se concentre comme si chaque geste avait un sens bien précis.

Elle semble avoir terminé, attend clairement une réaction enthousiaste de ma part, mais j'ai peine à cacher mon embarras. Moi qui m'attendais à une importante révélation, moi qui croyais voir des créatures mystérieuses prendre vie et se changer en or sous mes yeux, je me retrouvais devant un simple bol et une espèce d'assiette sans intérêt.

« This is for rice »

Habitée à l'éclat de ma petite préférée, je cherche à contenter ma soif de beauté et de merveilleux et lui propose d'y graver des fleurs. Je lui dis qu'on devrait partir, toutes les deux, à la recherche de cette poudre de couleur, qui rappelle celle des craies de mon enfance et que toute femme indienne utilise pour décorer l'entrée de sa demeure. J'ajoute que ce sera encore plus beau, encore mieux. Elle baisse les yeux et se tortille. Son sourire est triste.

« No. »

Ses grands yeux noirs engloutissent un instant la lumière, et je réalise que, cette fois, je n'ai rien compris. Son regard étonnamment sévère s'apaise, mais laisse planer un certain malaise.

Je ne supporte pas de la décevoir.

Désespérément en quête d'une explication, mes pensées aboutissent au *Céramik Café*, chez moi, rue St-Denis. Là où certains allaient jusqu'à dépenser une petite fortune pour boire des *chai* et peindre de la vaisselle un brin originale. Je m'étais donc payé un nouveau voyage comme d'autres se payaient des tasses et des soucoupes artisanales. Encore un truc qui m'échappait.

Mais mon guide ne cherche pas à en rester là.

« You tomorrow holiday my house coming. »

TROIS HEURES DE MARCHE. Une moto, quatre charrettes, cinq troupeaux et des centaines de bambous. Dans l'ancre d'une clairière, un vieux berger me sourit de ses dents recouvertes de tabac à chiquer.

En face, un tableau surréaliste.

En ce début de mousson, le village espéré est recouvert de boue. Aucun arbre entre les dizaines de maisons en bouse de vache. Un paysage aussi insoutenable que monochrome où même les hommes et les enfants sont en quelque sorte avalés par ce décor saisissant, leurs membres et leurs vêtements recouverts indistinctement de terre mouillée.

Près d'un lac à l'eau brunâtre, seul un cortège de femmes en sari rappelle l'existence de la couleur.

Comme une voix venue d'outre-tombe, un entrain juvénile et familial me tire de mes pensées.

« Véronika, come! »

Toute fière, deux petites flammes au centre de ses grands yeux sombres, Sakrubai se fraie un chemin au milieu d'enfants en haillons impressionnés par la présence d'une blanche en ce coin reculé.

Arrivée devant ce qu'elle désigne comme sa maison, une femme, torse nu, sa tante peut-être, allaite un bébé dans l'obscurité.

Plusieurs silhouettes de tailles variées s'entassent dans la pièce minuscule et mal éclairée.

Avant d'entrer, chacun se déchausse comme le veut la coutume, et Sakru m'offre avec enthousiasme quelques bouts de pain secs et un thé servi dans un verre en terre cuite.

En arrière-plan, j'aperçois un sac de jute débordant des quelques fruits goûtés hier en sa compagnie. Là, accrochée au mur, une tablette de bois soutient les seuls biens matériels offerts à ma vue : une carafe, un peigne, un bol et un tamis...

L'eau me monte aux yeux.

Tout, absolument tout ce qui se trouve dans cette pièce m'a déjà été confié par Sakrubai dans nos moments partagés.

La carafe avait plongé au fond du puits.

Le peigne l'avait aidée pour attacher les fleurs à mes cheveux.

Sa mère m'avait été présentée près du lac.

Ironiquement, j'avais cherché, dans chacune des secondes passées auprès d'elle, à retomber en enfance, tandis qu'elle s'appropriait, un jour à la fois, le seul futur qui lui avait été tracé.

En fixant l'horizon du haut de la colline, à travers l'image de sa mère, par un fruit et dans la boue, Sakrubai lisait sa bonne aventure...

Dans l'argile, elle m'avait sculpté, sans artifice, un pot, un tamis.

Elle m'avait sculpté son avenir.

Les douces moqueries de Naguina et ma méditation céréalière, secrètement rattachée à l'Orient mystique, se muaient en une véritable aberration. Je souffrais de rattacher ces moments, pour moi si précieux parce que si simples, aux lendemains de Sakrubai.

Cet enfant appartenait à l'origine du monde, à l'Inde des contes où le temps était suspendu, à l'Inde colorée, ce lieu d'odeurs où l'on peinture les vaches et les éléphants. Elle était la beauté et la musique, une magicienne, une fée et je me refusais de l'abandonner à un autre destin.

La tante de Sakrubai relève et replace son sari sur sa poitrine, dépose le bébé sur un linge et allume un feu au fond de la pièce pour que la fumée éloigne les moustiques. L'enfant sourit à nouveau.

« Véronika, you crying? »

Un écran grisâtre se pose entre elle et moi.

Comme pour me convaincre que rien n'a changé, je la prends dans mes bras.

Au moment où sa tête se penche sur mon épaule, j'aperçois un épais filet de fumée qui s'échappe de la porte et j'ai peur de la sentir s'éloigner avec lui. Mais lorsque Sakrubai recommence à se jouer de mes dix doigts, je respire un peu mieux et me surprends à me demander si les pierres réchauffées au creux de ses mains, la veille, n'avaient pas tout compris bien avant moi.

Moi, la vieille et le froid

IL DOIT ÊTRE MIDI. Je reviens tout juste de donner un absurde cours d'anglais à Sylvia.

This is a flower. This is a butterfly. This is a fish.

Aussi naïvement qu'il est possible de le faire, je lui ai enseigné des sonorités nouvelles en les associant à des concepts qui n'ont absolument rien à voir avec sa réalité. Je la vois tous les jours lutter contre son propre sang, j'essaie de la distraire du mieux que je peux de sa vie; et voilà que je culpabilise de lui avoir montré ce qu'elle allait toujours manquer. Car, à moins d'avaler une surdose de ses médicaments, elle ne risque pas de rencontrer des papillons de sitôt. Quant aux poissons, le seul qu'elle a l'occasion de voir (beaucoup trop souvent d'ailleurs) est celui que l'on réduit en bouillie dans son assiette de plastique jaunie.

Ruminant ma bêtise de non-initiée, je longe le couloir du *Rezekne pensionnat* et me prépare mentalement à ingurgiter la bouffe de sa cafétéria.

This is food?

Dans cet édifice, force est de constater que chaque étage accueille sa part de malheur : celle des vieux, celle des alcooliques et celle des fous. Malencontreusement, il arrive que l'on doive réaménager l'espace : par là, une vieille aveugle qui a peur du noir doit composer avec les bruits de pas et les cris hystériques du troisième plancher; par ici, une jeune handicapée devenue insomniaque, en occurrence la petite Sylvia, reçoit fréquemment la visite d'hommes saouls lui rappelant la fragilité de son corps minuscule et flasque.

Dans ce vestige du régime communiste où je suis bénévole, ils sont des centaines à attendre la mort dans leur chambre. Pour eux, mais avant tout pour moi, je me plais à

jouer au soleil et à la fleur en ces murs. L'impression, pas plus réelle qu'une autre, de faire quelque chose de ma vie, d'être *utile*.

UN PEU AVANT d'arriver à la salle à manger, je perds l'appétit une bonne fois pour toutes.

Elle semble tellement vulnérable au bout de la pièce. Cette dame qui, depuis des mois, à cette heure, est assise à son bureau et lit paisiblement son journal, même lorsqu'on nourrit de force sa compagne de chambre démente, même lorsqu'on vient changer les couches de la grosse Daïga. Mis à part quelques sourires adressés ici et là, jamais je ne l'avais vue poser les yeux sur autre chose que sur l'actualité du jour. Si bien que j'en étais venue à me demander combien de fois elle en faisait le tour.

Je la retrouvais, chaque jour, à la fois belle, étrange, silencieuse. Ça me faisait du bien de la voir lire au beau milieu de ce capharnaüm dont elle ne se plaignait jamais. Cela me rappelait, curieusement, cette autre femme que j'avais vue, un jour, à deux pas d'une frierie. Sur le trottoir bordant la rue Jean-Talon en pleine heure de pointe, elle s'était penchée au-dessus d'un bac à fleurs pour en respirer le parfum. L'entreprise m'avait semblé aussi vaine qu'originale. Ici, l'odeur de la frierie est remplacée par celle de la merde, mais la sérénité de la vieille était, habituellement, tout aussi inspirante.

CETTE FOIS, le journal est resté enroulé, près de la fenêtre, à côté du plateau de nourriture encore intact. L'air désesparé, la vieille est assise sur le bord de son lit, qui est impeccablement fait. La tête détournée, elle fixe un petit cadran qui trône au centre de sa table de chevet. Le dos droit, les mains sur les cuisses, elle m'apparaît encore plus distinguée qu'à son habitude. Elle est seule. Les draps ont été retirés des deux matelas voisins et le plancher empeste le désinfectant. Elle ne bouge pas et, vraisemblablement, regarde le temps passer sur une petite horloge de piètre qualité. Malgré mon malaise évident, je ne peux me résoudre à la laisser en plan et me fais prendre au jeu de l'immobilité.

Au bout d'un moment d'une durée indéfinie, une préposée qui revient de sa pause-repas remarque ma confusion. Elle tente de m'éclairer tant bien que mal sur ce qui se confirme comme étant un bien triste spectacle. À travers ses gestes maintes fois répétés, toujours plus lentement dans l'espoir que je puisse en saisir la signification, je finis par décoder que Daïga est toujours vivante. Ses couches et elle ont seulement été promues à l'étage des fous. Puis, comme la préposée recommence à pointer vers le haut du bout du doigt, j'interprète qu'enfin, ils ont aussi transféré la démente. Comme mon sourire ne répond pas à la politesse d'usage, mon mime me fait finalement comprendre, d'un geste brusque de la main sous la gorge, ses yeux exorbités, que la pauvre démente est « partie » hier. La voisine bruyante de ma petite grand-mère était donc partie au seul endroit où il leur était encore permis d'aller sans demander l'avis de quelqu'un.

Assurément, hier, à trois, le cadran devait sembler moins traître...

La préposée me quitte, satisfaite, tandis que la pauvre grand-mère n'a toujours pas bougé.

Dans l'embrasement de la porte, je continue de la regarder qui regarde. Derrière elle, le gris du ciel letton monopolise la fenêtre givrée. Son journal est probablement devenu carton, et l'odeur de son repas limite ma respiration au strict minimum. Tout ce qu'il y a ici est fade, me donne la nausée.

Cette femme est là, stoïque, et moi je n'ai qu'une envie : celle de la voir s'animer.

À sa droite, dehors, des cheminées laissent échapper leur fumée blanche. À sa gauche, dans le couloir, des employés fatigués et quelques visiteurs téméraires rêvent tout haut de rentrer chez eux.

Une part de moi me dit qu'elle a peut-être déjà tout vécu ce qu'il était possible de vivre et, qu'au bout du chemin, comme des millions d'autres, elle s'ennuie dans une pièce vide et silencieuse...

Mais, parce que je crains comme la peste la fatalité, une envie irrésistible me tenaille de la voir bouger. J'entre donc dans la chambre. Tranquillement, j'approche sans faire de bruit.

Elle ne m'entend toujours pas, ne me voit pas.

Près d'une fenêtre délabrée, une vieille femme fixe les aiguilles d'un petit appareil bon marché et s'ennuie à mourir. Une image.

Devant moi, le regard vide de cette femme, son visage ridé, la vitre retravaillée par le gel; tout cela se confondait aujourd'hui dans une harmonie atrocement sublime.

Partout, les fissures se frayaient donc un chemin, creusant clairement le fossé définitif :

Rien ne serait plus jamais comme avant.

Arrivée à ses côtés, je m'accroupis près du lit.

Je note que son chemisier marron, trop petit, lui serre la gorge et je faillis lui en faire la remarque. C'est à cet instant qu'elle ressent sans doute ma présence pour la première fois depuis de longues minutes et qu'elle détourne lentement la tête vers moi. Puis, doucement, elle porte une main à sa bouche et se met à glisser l'ongle de son index entre ses dents, sans me quitter des yeux. Son regard, ses sourcils dégarnis me questionnent avec une telle intensité que je formule presque le souhait de la voir retourner d'où elle vient. Puis, la voilà qui soulève le menton et serre la mâchoire. Du coup, son incompréhension se transforme en défi.

Je prends ce changement d'attitude pour une invitation déguisée et me décide à m'asseoir près d'elle. Je lui souris. Puis, sans réfléchir, je prends ses mains précieusement, les dépose entre les miennes et réchauffe de mes paumes sa peau froide et plissée.

Elle tremble.

Le temps s'accélère enfin.

Dans un seul mouvement, voilà ma grand-mère russe qui s'effondre. Dans mes bras maladroits qui ont du mal à la contenir, elle se libère.

Les mots et les larmes se bousculent; les uns s'échappant de sa bouche fatiguée de vieille femme, les autres tentant de se tailler une place au creux des rides.

Dans sa langue rude et pourtant mélodieuse, elle me crie et me répète à quel point c'est difficile. Puis, les mots s'étirent jusqu'à ce que j'entende le mot « guerre », le mot « impossible ».

Elle chuchote presque lorsqu'elle quitte mes bras pour ouvrir le tiroir de sa table de chevet. Et là, elle me les confie, sans les quitter des doigts, ses trois enfants d'un autre temps, son amour perdu. Sur la photographie qu'elle me montre fièrement, son défunt mari affiche encore la mine d'un jeune soldat vigoureux. Sans cesse, les mots étrangers continuent de s'échapper de ses lèvres abîmées pendant que je masse un bras, une épaule, le dos. Eux aussi racontent les années passées : l'abandon, la solitude insupportable.

Mes rudiments de russe me permettent de saisir encore quelques mots au vol. Ici le mot « vieille », là le mot « vide ». Toujours les mots « trop », « morte » et « enfants ».

Le flot de sa parole m'amène de l'autre côté de la frontière, chez elle, en Russie. Là où vivent des petits-enfants qu'elle n'a jamais connus...

Le plus vieux est banquier. Son cadet est soldat. Le plus jeune, elle ne sait pas.

Ce sont des hommes très bien. Des gens très occupés.

Elle sait que je suis là.

Cette femme, qui a l'habitude des va-et-vient incessants d'un personnel débordé et froid, elle qui n'espérait plus, depuis longtemps, le contact d'une autre peau que la sienne; voilà qu'elle semble croire à un ange.

Ses pleurs deviennent plus rares, moins difficiles à regarder. Elle s'est apaisée et continue de partager avec moi ses seuls trésors, la bague de fiançailles, les quelques photos qui permettent le leurre : celui de retrouver les siens. Elle me raconte sa vie en noir et blanc.

Elle vit dans une crypte et s'ouvre à moi : la voyageuse.

Mes yeux parcourent la pièce et s'attardent de nouveau sur la fenêtre. Les cristaux scintillent désormais au contact de ce qui, en ces lieux, s'apparente le plus au soleil. La garde élancée des réverbères annonce déjà le retrait précoce du jour balte. Le givre, par son éclat féérique, ne nous invite plus, désormais, à consentir à la défaite irrévocable face aux heures. Non. Cette fois, il fait plutôt transparaître, admirablement, la lumière.

Savourant ce répit, mes yeux reviennent aux doigts de la vieille qui n'ont toujours pas abandonné les clichés des disparus. Elle me parle encore, exaltante de vécu.

Dans cette petite pièce nauséabonde, j'avais bien failli, moi aussi, l'enterrer vivante. Moi aussi, j'avais cru à un vide alors qu'elle me débordait en pleine figure.

PEU À PEU, le calme s'installe tout à fait. Hormis le rouge des yeux, les dernières traces d'un mal centenaire sont effacées par un mouchoir brodé de roses qui me ramène à la dame coquette que j'avais oubliée. L'instant d'après, en m'efforçant de sourire, je prends son journal, le délie et le lui tends. Rassurée, sincèrement reconnaissante, elle entreprend de le lire devant moi et me fait comprendre, d'un geste subtil de la main, que je peux retourner travailler.

Bien sûr, elle ne peut pas savoir la quantité de territoires que je souhaite encore explorer. Elle ne sait pas que, comme le temps, comme tous les autres, je ne fais que passer. Elle ne peut pas comprendre que je veux aussi, à ma façon, tenter de trouver la beauté au milieu de l'impossible, comme d'autres sentent les fleurs près des friteries. Elle n'est pas au courant que, dans mon itinéraire rêvé, Saint-Pétersbourg apparaît en grosses lettres capitales et que, si ça se trouve, je croiserai peut-être son mystérieux petit-fils au hasard d'un café.

Aussi, comme moi, le matin même, elle ignore qu'elle avec son journal, et moi sur les routes, nous tentons, au fond, toutes les deux de nous tailler une place et de trouver notre propre réponse à la même question : « Bon. Qu'est-ce qui se passe dans le monde? »

Encore et surtout, elle ne sait pas que mon départ, comme celui qui lui fait peur, se fera sûrement sans bruit...

Ce qui est sûr

Je n'ai pas encore dix-huit ans et il fait 37° à l'ombre.

DEPUIS MA SORTIE DE L'AVION, j'ai l'impression affreuse que tout l'air chaud du pays est comprimé au-dessus de ma tête. Mon jean neuf me serre de partout, mes yeux n'en finissent plus de poser des questions, et ma naïveté envoie d'immenses signaux à cent mètres à la ronde. Les deux mains agrippées solidement à mon chariot, j'essaie d'avancer en cherchant mon souffle.

Peut-être parce que c'est la première fois que je voyage, je souhaite me convaincre qu'il n'y a pas de quoi trembler. Je tente d'avoir l'air de celle qui sait exactement où elle va, de celle qui en a vu d'autres. Au bout d'un long couloir, enfin, ce qui me semble être la sortie. De loin, j'y distingue une masse de gens qui se bousculent pour voir et revoir ceux qui ont eu la chance ou l'idée incongrue d'affronter l'ailleurs...

Mon oncle préféré m'avait pourtant prévenue bien avant le départ : « Pourquoi vas-tu t'enfoncer dans la misère? », « Là-bas, il fait noir le jour comme la nuit! », « En Afrique, ce ne sont pas des lignes blanches qu'ils ont au milieu des rues, ce sont des serpents! »

« ENCHANTÉ Mademoiselle *La Québécoise!* »

Tout près d'un petit attroupement militaire, comme une présence réconfortante, une voix déjà amicale.

Les bras derrière le dos, quelques gouttes de sueur perlant sur son crâne rasé, il m'attendait calmement, ancré, au milieu de la foule d'étrangers qui parlent fort.

Lui et moi avons une amie en commun. Elle m'avait raconté plusieurs fois qu'il donnait des cours d'arts martiaux aux policiers, qu'il était très respecté dans la ville.

Je le croyais plus grand.

Madi Zampaligré est plutôt petit, mais très musclé. Son visage rond, couleur ébène, est imberbe et traversé d'une petite cicatrice sur la joue droite. Sa peau a l'air très douce. Un large sourire, des yeux espiègles et lumineux : il s'esclaffe aux dix secondes depuis que nous nous sommes reconnus au milieu de la foule colorée. Rapidement, il propose de me conduire chez lui et insiste pour porter ma valise jusqu'à l'extérieur.

« Tu es fatiguée? Ou bien? »

Je n'ai pas encore répondu qu'il est déjà quasiment rendu au pied des grandes portes vitrées.

Entre les corps humides, j'aperçois ma valise sautillante sur la tête d'un petit homme trapu : je suis entre bonnes mains.

Ils sont une dizaine de curieux à attendre à l'ombre d'un palmier, au bout du stationnement. Ils sont venus voir la *nassara*. On me scrute de la tête aux pieds. On chuchote à mon sujet. Certains fabulateurs m'imaginent précipitamment porter le chapeau d'épouse ou de maîtresse. Après une orgie de poignées de mains et d'accolades, lorsque les motos démarrent à l'unisson, j'ai l'impression insensée d'être à la tête d'un cortège présidentiel, escortée par mes gardes du corps privés, *au pays des hommes intègres*.

LA NUIT devrait bientôt avoir pris ses aises pour de bon.

Au détour d'un boulevard, le cortège s'étirole et coupe court à mon fantasme d'immunité. Je me retrouve donc seule, accrochée timidement à un quasi-inconnu, dépendante d'un jeune homme baraqué qui pourrait tout compte fait décider de me conduire *illico* dans une petite ruelle sombre. Et si la moto dérapait, percutait un arbre ou une voiture? Et si

on me faisait disparaître, ni vue ni connue, dans ce quartier sinistre? Qui donc pourrait bien réussir à me retracer dans cette capitale au nom loufoque? Ouagadougou...

J'ai peur.

Mourir ici, en ce moment, signifierait mourir dans le secret absolu.

Quand Zampa emprunte la cinquième ou sixième route pas du tout éclairée, je m'informe timidement du trajet qu'il nous reste à parcourir.

C'est à peine si j'ai fini de prononcer un tremblant « encore loin » qu'il me fait sursauter. Pris d'un énorme fou rire, il se met à rebondir allègrement sur le siège. À coup de bonne humeur, il modifie mes points d'appui. Son rire est trop franc pour que je m'abandonne au délire.

Sa moto ralentit.

À quelques pas d'un jeune marchand de cigarettes qui somnole sur son présentoir en bois, une entrée donne accès à une cour intérieure éclairée par une ampoule qui n'en est visiblement plus à ses premières illuminations. Dans le halo hésitant, trois bâtiments rudimentaires de béton.

« Nous y voilà. »

En déposant un premier pied au sol, je me brûle sur le pot d'échappement de la moto. Les lèvres serrées, j'ai peine à contrôler la douleur quand j'entends Zampa déclarer candidement que cette fâcheuse marque sur ma cheville n'est rien d'autre que mon véritable visa burkinabé. Sans plus d'explication, il me tourne le dos en riant et s'apprête à défier la vieille carcasse rouillée d'un portail bleu. À l'ouverture des portes, un grincement nous précède.

En traversant la cour tranquillement, je remarque que les murets en terre battue qui la contournent sont recouverts de verre concassé de toutes les couleurs.

« On met la vitre pour décourager les voleurs. Si on attrape un voleur, tout le monde va lui jeter des pierres. Personne n'attend les policiers. Quand ils vont arriver, tout va être fini, tu comprends? Allez! Tu veux venir? Ou bien? »

Je me sens loin.

J'évite de justesse une poutrelle pointue débordant du toit. Sur le palier, est étendue une très vieille femme. Au moment où je me faufile entre elle et la porte, ses yeux s'entrouvrent et sa bouche remue : l'Ancienne me sourit.

À l'intérieur, ils sont maintenant une vingtaine à vouloir me faire une place sur le canapé, face à la télévision. Les amis de mon hôte sont de retour et se mêlent maintenant à une famille nombreuse. Zampa fait les présentations officielles, a de bons mots pour chacun, flirte même avec la philosophie.

« Si vous êtes ici ce soir, c'est que vous n'êtes pas ailleurs. »

Tout le monde est très gentil, comprend que je suis épuisée. Aussi, mes gardes du corps d'un soir rentrent dormir, grappe par grappe, et me promettent un séjour agréable chez eux. Pendant ce temps, Zampa s'apprête à passer la nuit en sandwich entre un chat rachitique et son frère cadet, sur le canapé. Un dernier « bonne nuit » et un jeune garçon à moitié endormi m'entraîne vers une annexe de la maison familiale.

Dans la pièce turquoise tapissée de portraits d'Américaines aux seins gigantesques, l'enfant m'indique un lit surplombé d'une moustiquaire jaunie recouverte de taches de toutes sortes. Seule dans l'obscurité, j'écoute une radio crachoter de vieux succès de Jo Dassin et tente de faire abstraction des aboiements qui me parviennent d'une petite

fenêtre grillagée. Sous les draps rêches de la chambre de Zampa, il me semble que j'atterris une seconde fois.

LE CHANT DU COQ m'a réveillé.

« Tu dois avoir faim, ou bien? »

Zampa m'attendait dans la cour. Au milieu des poules et des pintades, il m'offre gentiment un thé noir, sucré d'un miel tout aussi noir, accompagnés de céréales chaudes. À voir ses yeux qui pétillent, on jurerait qu'il n'a pas cessé de sourire de toute la nuit. Il me regarde prendre mes premières bouchées, puis s'informe chaleureusement de moi, des miens; de ceux qui sont restés au pays.

« Et la famille? »

Ses questions m'étonnent pour la générosité qu'elles annoncent, me font sourire pour les détours qu'elles ne prennent pas.

Après un court silence confortable, je manifeste à mon tour une curiosité discrète pour le passé de mon hôte, pour sa vie. Très humblement, il partage avec moi quelques détails choisis de son quotidien; me confie sa recherche de boulot qui stagne, me parle de ce frère aîné qu'il devra peut-être rejoindre à la ferme bien malgré lui, insiste sur la chance qu'il a eue jusqu'ici malgré tout. Puis, il me ressert du thé, cherche à me mettre à l'aise avant toute chose, à s'assurer que tout va pour le mieux pour moi dans le meilleur des mondes.

Il me semble qu'avec lui le mot « présence » prend tout son sens.

Quand il bouge, ses gestes sont vifs, précis, sans retenue. En revanche son immobilité a quelque chose de pénétrant. Zampa est une force tranquille.

À quelques pas de nous, deux enfants en bas âge jouent par terre avec des boîtes de conserve. Derrière eux, sur le palier, la vieille, qui s'est révélée être la grand-mère de

mon hôte, n'a toujours pas bougé. Autour enfin, des rayons de soleil rebondissent sans répit sur des morceaux de verre multicolores.

Et, moins de douze heures après mon arrivée, l'envolée d'une petite phrase :

« Alors, l'Afrique te plaît bien? »

NOUS ARRIVONS SUR LES LIEUX DU RENDEZ-VOUS en retard d'au moins une heure. Personne ne paraît en faire de cas. Zampa profite de l'occasion pour prononcer son célèbre leitmotiv.

« Ce qui est sûr, rien n'est sûr. »

Son rôle d'hôte lui tient très à cœur : pas question que je reparte d'ici sans avoir été éblouie par son Afrique chérie.

« Véronique, je te souhaite la bienvenue au *Pot-au-feu*. »

Aucune enseigne, aucun menu, à peine une dizaine de places disponibles sous le soleil de plomb. Quelques chaises de jardins disposées autour d'une vieille table basse en bois, des bouteilles vides empilées près d'un mur, et des mégots de cigarettes qui recouvrent le sol. À mes côtés, Zampa ouvre la bouche pour blaguer ou réciter des proverbes. Son accent me fait rire. Sa bonne humeur est contagieuse.

« C'était une fois un Ivoirien. Il faisait le concours pour être prêtre. Les gars étaient en rangs. Et puis ils étaient nus. Et là des femmes passaient devant eux. Et les gars bandaient. Mais il y avait un gars qui ne bandait pas. Il y avait des femmes bien, mais le gars ne bandait pas. Et puis le vieux prêtre est allé le voir. Et le gars a bandé, bien bandé comme un chien. Alors on a su qu'il était pédé. »

Il s'esclaffe.

Je suis légèrement déstabilisée.

Lui est mort de rire, trouve sa blague tellement hilarante que je finis par trouver drôle le fait qu'il se trouve drôle.

Enthousiaste, il commande pour tout le monde le seul plat au menu : des brochettes de bœuf recouvertes d'un mélange d'épices que j'ai peine à identifier. De ma place, je peux apercevoir la pièce minuscule qui fait office de cuisine : un feu, un gril, des ustensiles, de la cendre et de la viande charcutée. Mes voisins de table semblent retirer beaucoup de plaisir à ingurgiter ces grosses pièces de viande débordantes de gras.

« Ça dit quoi? »

Sourire, juste sourire. Je m'efforce de ne pas offusquer mon hôte et avale ma part le plus naturellement possible. Zampa continue de parler, de gesticuler, de faire le pitre jusqu'à ce que tous, à une exception près, soient rassasiés. Chaque fois qu'il prend la parole, les regards s'illuminent instantanément. Pour la jeune fille que je suis, il ne fait plus aucun doute que mon nouvel ami appartient à cette confrérie d'êtres rares naturellement doués pour le bonheur.

Et je suis là. Je ris avec lui.

Un peu plus tard, quand les motos redémarrent dans un énorme nuage de poussière rouge, j'ai le sentiment euphorisant d'être au bon endroit au bon moment. Même avec ce goût salé dans la bouche. Même avec le souvenir frais d'une texture particulièrement écoeurante.

C'EST UN IMMENSE THÉÂTRE où le soleil ardent a toujours le premier et le dernier mot.

Sous leurs minuscules toits de paille, les marchands interpellent la foule et tentent de faire dévier les uns et les autres de leurs trajectoires habituelles.

« Tu m'accompagnes, ou bien? »

Zampa m'entraîne d'un pas dynamique dans le ventre de Ouaga. Il repousse d'une phrase ou d'un regard les vendeurs les plus insistants, ceux qui cherchent à me retenir par le bras ou qui se risquent à me prendre en filature entre les étals surchargés. Partout, sont offerts en abondance des légumes, des fruits, des épices et des bijoux. Ici et là sont empilés des vêtements, de la vaisselle, des couvertures et des batiks. Assis en tailleur, des artisans peaufinent des articles de maroquinerie, des statuettes ou des cartes de souhaits. Les allées sont magnifiques. Ces masses de couleurs et d'odeurs m'étourdissent et m'enivrent. C'est beau.

Ici, devant un petit kiosque, les mouches tourbillonnent et pondent sur d'énormes pièces de viande suspendues à la charpente. Mes yeux se brouillent tandis que je retiens mon souffle pour cesser d'inhaler les effluves de cette chair sanguinolente rôtie avant l'heure. Le boucher paraît avoir allumé la radio pour toute l'allée. Les premières notes d'un *zouk* populaire, enterrées à moitié par la voix de l'animateur, semblent enchanter à la fois la foule et les commerçants. Devant nous, un couple d'adolescents se met à danser, obstrue le passage un instant. À chaque mouvement de leurs bassins, mon regard triple de volume. Mes yeux n'avaient jamais vu une danse si « explicite » et s'agrandissent jusqu'à voir, là, près d'un gros baril métallique, un homme nu qui gratte son corps balaféré. Grand, barbu, sourcils froncés; il parle à un être invisible, juste au-dessus de sa tête.

Plus loin, entouré de détritits et à quelques pas d'un amas de chambres à air crevées, un jeune mendiant unijambiste haut comme trois pommes, la morve au nez et les yeux vitreux, amène ses petits doigts sales jusqu'à sa bouche et me quémande quelques francs CFA.

Zampa s'aperçoit de mon trouble. Il sourit.

« On ne m'avait jamais dit que les Blancs pouvaient devenir verts. »

Dans l'espoir de me voir respirer un peu mieux, nous entrons dans un petit réduit d'où, cette fois, ressort un parfum de bois verni. Partout, des regards immobiles.

Zampa me présente.

Il m'introduit gentiment dans la boutique d'un de ses « frères », le marchand de masques.

Les visages qui m'entourent, telle une mosaïque, sont presque tous recouverts d'un vernis très sombre, décorés discrètement de perles multicolores. Quelques coups de pinceaux ici et là, et certains donnent vraiment l'impression de créatures étranges, figées provisoirement entre deux clients.

J'ai envie d'un masque en bois pour ramener chez moi, d'un souvenir.

Zampa discute avec le commerçant pendant que j'observe les masques un à un. Les deux jeunes hommes parlementent en faisant de grands gestes, se tapent une épaule ou une cuisse, rien de plus en plus fort. Devant la panoplie d'œuvres tapissant l'endroit, j'ai du mal à faire un choix. Tous ces yeux incrustés dans le bois me rappellent un rêve que j'avais fait la veille de mon départ.

JE ME SOUVIENS QUE J'Y ÉTAIS SEULE, que je marchais dans une grande forêt. Plus j'avançais sur le sentier et plus je me sentais observée. À un moment donné, j'avais levé les yeux vers le ciel et aperçu des dizaines et des dizaines de paires d'yeux qui me fixaient du haut des branches. Des corbeaux. J'étais seule, à la merci d'une centaine d'entre eux qui, à n'importe quel moment, pouvaient descendre m'attaquer et me picorer jusqu'à ce que les restes de ma petite personne se confondent avec le sol recouvert de lichen et de fruits pourris. Plus tard, dans un autre fragment du rêve, je me retrouvais sur une table d'opération, vêtue d'une seule chemise d'hôpital, en pleine échographie. Là,

une infirmière au regard sévère pointait du doigt l'écran où étaient projetées mes entrailles. Puis, en un éclair, je la quittais pour aboutir ligotée dans une salle d'audience où un juge forcené martelait et rendait finalement son verdict : « Madame, vous êtes enceinte d'un oiseau. »

À NOUVEAU AU MARCHÉ, le seul souvenir de ce rêve me rend profondément mal à l'aise. Sans comprendre pourquoi, je suis de nouveau bouleversée.

Du coup, les masques couleur charbon ne m'appellent plus, me font subitement moins envie. Zampa a beau tenter d'influencer mon choix pour celui-ci ou celui-là, intervenir de mille et une façon; j'ai simplement changé d'avis.

Je choisis finalement et malgré tout un masque étrange qui n'a rien à voir avec tous les autres. Assez gros, il est très coloré, peint grossièrement, et surmonté d'une espèce d'antenne bizarre. Son petit côté marginal me plaît. C'est Zampa qui, gentiment, marchande pour moi, puis transporte ma nouvelle acquisition jusqu'à la sortie du marché en s'arrêtant, de temps à autre, pour saluer une vieille connaissance.

C'EST ÉGALEMENT MON AMI ZAMPA QUI, LE SOIR-MÊME, a donné rendez-vous à tous mes *futurs maris* à l'entrée d'une boîte de nuit de la rue principale.

Déjà, à l'extérieur, l'endroit est tout ce qu'il y a de plus festif, annonce tous les plaisirs coupables. De jolies filles pulpeuses ont rapetissé leurs jupes tandis que la gente masculine donne l'impression de s'être badigeonné de parfum à rabais. Zampa et moi, nos deux visages illuminés aux cinq secondes par de grosses lettres en néon rose, sommes cette fois arrivés les premiers. Entre les vrombissements ininterrompus et les bribes de musique assourdissante, nous distinguons enfin les cris et klaxons d'une bande de motards désormais familière.

Ses acolytes à peine parvenus jusqu'à nous, je réalise, amusée, à quel point Zampa mourait d'envie de leur raconter les événements de l'après-midi. Les moins hardis sont

encore à dos de moto qu'il est déjà littéralement plié en deux, incapable de s'arrêter de rire.

À deux doigts de la suffocation, il crachera finalement le morceau : notre visite, mon teint verdâtre, mon brusque changement d'humeur, ma volte-face de dernière minute... On croirait bien qu'il est sur le point de s'étouffer entre chaque bout de phrase lorsqu'il s'écrie dans l'hilarité générale :

« Mes chers amis, elle a pris le masque le plus laid de tout le marché! »

DE RETOUR À L'AÉROPORT, je m'insurge contre le temps qui passe si vite précisément lorsqu'on voudrait qu'il s'étire.

Il ne reste plus que quelques heures avant le départ vers Paris, escale inespérée pour amoindrir le choc, celui du retour à mon Montréal natal.

Je me suis déguisée en femme pour l'occasion et j'avoue y croire un peu. Ma petite robe rouge virevolte, et ma tête penche vers l'arrière chaque fois que je rigole. Il me semble être remplie à rebord de cette énergie toute africaine, pouvoir profiter d'un nouveau souffle.

En regardant rire aux éclats mes nouveaux amis venus prononcer leur dernier « au revoir », je me répète ce cliché qui a parcouru un nombre incroyable de lèvres avant les miennes : « C'est fou, ils n'ont rien et semblent pourtant bien plus heureux que nous... »

Zampa est en retrait, ses yeux sont un peu plus mouillés que d'habitude. Il veille sur mes bagages et sourit tristement quand, de temps à autre, ses acolytes et moi venons affectueusement lui tapoter l'épaule.

C'EST L'HEURE DU FAMEUX DERNIER APPEL.

Devant les portes, Zampa me tend *in extremis* son collier, un cauri porte-bonheur.

Il existe en ce pays au moins un être extraordinaire digne d'en faire un port d'attache.
C'est d'une évidence...

Il faut que j'y aille...

En m'éloignant, je lui crie, débordante de reconnaissance, qu'il a réussi son pari. Son pays est le plus accueillant du monde! Il est une des personnes les plus merveilleuses que j'aie eu l'occasion de rencontrer! Aussi je n'oublie pas les mots importants. Ces mots impuissants qu'on offre à quelqu'un qu'on aime avant de le quitter. Même chavirée, je m'entends encore les dire:

« C'est tout ce que je te souhaite, mon frère, du bonheur! »

Je suis tellement sincère à ce moment. Quand je m'éloigne.

ET DIRE QUE, quelques heures plus tard, j'allais errer dans la Ville lumière et me faire ma première Tour Eiffel. J'allais la jauger d'un regard vague comme je jugerais les jours à venir. J'accepterais en souriant de prendre des photos pour une famille d'Américains, puis une autre pour un jeune couple de Singapour. Je longerais la Seine et m'arrêterais dans un parc. Je marcherais chaque fois d'un pas léger, trimbalant avec moi en guise de talisman, un masque mal-aimé sous mon bras, et comme amulette, un petit coquillage blanc lacé autour de mon cou. Alors, habilement, dans ma tête, quelques proverbes délicieux se feraient élixir pour une foule de pensées toutes nostalgiques.

La grand-mère aux coquillages

AU REZ-DE-CHAUSSEE, une dame âgée, aidée par sa fille, boutonne son chemisier. Elle le referme jusque tout en haut, là où il y a la petite chaînette dorée suspendue au dernier bouton, doré aussi. En portant une attention particulière à la posture étonnamment droite de la vieille, puis à son regard abyssal, on ne saurait dire ce qui, d'une grande distinction ou des blessures de la vie, remporte aujourd'hui le combat sur son corps maigrelet.

La fille, émue, aide ensuite sa mère à enfiler une veste de laine verte par-dessus le chemisier blanc. Elle s'assure qu'aucune imperfection ne vienne compromettre la tenue de la vieille femme. Le temps a peut-être fait sa mère un peu plus maladroite, mais moins coquette, certainement pas. Dans la petite chambre turquoise, elle s'emploie à conforter sa mère dans son désir de plaire. Tendre, elle pose délicatement ses mains sur les épaules frêles de la vieille, regarde celle-ci dans la glace et lui dit : « Tu es très belle maman. » À ces mots, la mère laisse paraître un sourire timide empreint de perplexité.

Une impression étrange se dégage à la vue de leurs deux silhouettes rapprochées et pourtant distantes; comme si les années avaient toujours refusé qu'elles se rejoignent tout à fait. Comme si, au-delà de l'amour qu'elles se portaient l'une à l'autre, il y aurait toujours une place pour une sorte de doute, d'incompréhension ou pire, de regrets.

Face au miroir, la vieille interroge humblement son reflet fraîchement endimanché, puis, fixant un point invisible, semble quitter la pièce, l'instant d'un souvenir.

AU PREMIER PLANCHER, j'enfile une robe noire à pois blancs. J'aime la façon dont elle tombe sur mes hanches, dont elle découvre timidement ma poitrine. L'humeur songeuse et fébrile, je profite de la sensation agréable d'être enveloppée d'un tissu soyeux. Autour de moi, sur les murs, sont affichées une dizaine de photos de voyages où apparaissent des gens que je ne connais pas, dans des lieux que je ne connais pas. Sur l'une d'elles, attablé à une terrasse africaine, un sac en tissu rose à ses pieds, il sourit tendrement à la caméra.

D'un seul coup, je sens cette ridicule douleur au ventre : sa vie ne commence pas avec notre rencontre, il y a eu un « avant » nous deux.

Quand mon esprit revient finalement à nos deux corps et à la pièce tamisée dans laquelle nous nous trouvons, il joue du piano, face à la lucarne, à quelques pas de moi. Dehors, un petit morceau de Bretagne un soir d'hiver : quelques arbres où le gui est roi, un champ, un vieux moulin, de la pierre, des étoiles, beaucoup d'étoiles.

Une dernière note résonne dans la chambre de son enfance quand j'ajoute la touche finale: des boucles d'oreille rouges.

ELLE EST BEAUCOUP MOINS INTIMIDANTE que je l'aurais cru, fière sans être froide, curieuse sans être hautaine. Ses yeux pétillent derrière ses énormes lunettes et je comprends qu'il y a longtemps qu'elle avait envie de me rencontrer. Je me présente. Je suis heureuse qu'elle semble heureuse. Je suis polie. Je souris. Et parce que je connais l'inébranlable réputation de mon accent québécois dans le vieux pays, je prononce bien chaque syllabe. J'ar-ti-cu-le.

Première fois qu'elle me voit, mais surtout qu'elle m'entend, moi, celle qui vient de là-bas.

Sans perdre un instant, mon ami, tout sourire, s'informe de l'état de la situation : « Tu comprends ce qu'elle dit, mamie? »

Elle arbore aussitôt une mine impressionnée.

« Oui, oui, elle parle très bien le français. »

Puis, question de rendre son jugement sans équivoque, elle ajoute, de sa voix la plus rassurante :

« Vraiment Véronique, je vous assure, vous parlez très bien le français. »

Dans l'engouement de la première impression, je ne sais trop quelle attitude adopter pour éviter de la vexer.

Lui en rajoute, suspicieux, blagueur : « Vraiment tout ce qu'elle dit mamie? »

À ma grande déception, un sourire coupable se dessine sur un visage ridé, et des yeux bleus vitreux se baissent sur la nappe rouge et verte. Comment parvenir à ne pas cacher la vérité à son petit-fils adoré sans blesser la nouvelle venue que je suis? De l'autre côté de la table, elle cherche un petit coin d'étoffe où camoufler son embarras. Son regard, presque translucide, semble s'accrocher à tout ce qui brille sur la table, à tout ce qui rappelle à la famille réunie qu'aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres.

Dans une manœuvre qu'elle espérait discrète, mais qui s'opère pourtant sans l'ombre d'une subtilité, elle tente de s'esquiver en s'intéressant pour la première fois à son assiette. Puis, tenant sa serviette à deux mains, les yeux ronds, le menton relevé et la voix chantante :

« Dites-moi Véronique, dans votre pays, est-ce que vous mangez des carottes? »

Sous le choc, amusée, je remercie le ciel d'avoir avalé ma gorgée de vin rouge une fraction de seconde plus tôt et m'empresse de lui répondre par l'affirmative. Je me demande encore sur quel pied danser quand elle ajoute sans crier gare :

« Et du fromage, dites-moi, dans votre pays, est-ce que vous mangez du fromage? »

ELLE A INSISTÉ pour qu'on aille la visiter chez elle, en Normandie, avant de repartir. Elle a précisé qu'il s'agirait d'un jour spécial « parce que la vieille pourra parler et qu'il y aura des gens pour lui répondre ».

Elle nous attendait au milieu d'un lotissement au nom redoutablement poétique : La Roseraie.

Près d'un stationnement, une entrée de béton mène à son petit quatre et demi de verre, de bois, de papiers et de dentelles. Une maison neuve de l'extérieur, vieillie de l'intérieur.

Aussitôt franchi le pas de la porte, elle m'offre un petit carton de jus.

« Vous voyez, c'est très simple. Vous avez la paille, ici, et vous devez l'insérer dans le petit trou, là. Il y a tout ce qu'il faut. »

Elle veut absolument que je me sente bien dans cette France dont elle est persuadée que j'ignore tout. J'imagine le portrait qu'elle se fait de mon pays : un coin reculé et sauvage où des gens tentent de survivre à coup de dialectes étranges et de flèches empoisonnées; un petit bout d'Amérique ignoré par les grands savants du monde entier et privé de la culture de la *carota*.

Au salon, deux fauteuils, coude à coude, font face au téléviseur éteint. Sur l'un de ceux-ci, reposent des pelotes de laine et les premières mailles d'un tricot. On devine une petite manche rayée jaune et bleue, peut-être une veste en devenir. Sa fille lui avait d'abord montré le point sur la carte, puis lui avait dit qu'on remettrait les vêtements tricotés à une association qui, elle, les ferait parvenir à des petits Vietnamiens. Juliette tricote maintenant tous les jours « pour ne pas qu'ils aient froid » et « parce qu'il faut bien faire passer le temps ».

Accoudée à la table, je respire les parfums d'eucalyptus, et cette odeur qui imprègne forcément les tissus, les nappes et les coussins quand ceux-ci ont servi des hier que personne ne cherche plus à compter.

« Je veux commencer à tout vendre, vous savez. Parce que quand je serai dans la boîte, ils vont tout jeter, ils croiront que ça ne vaut rien. Je sais bien comment ces choses-là arrivent. »

Mal à l'aise, je ne sais trop que répondre. Je cherche à mon tour, en vain, une nappe qui brille dans laquelle je pourrais m'enfoncer. Je sais pertinemment qu'il n'y a pas que les carottes et le fromage que nos pays ont en commun...

Ses yeux inquiets qui, un instant auparavant, semblaient vouloir se perdre dans le mur, se tournent vers moi et m'interrogent. Ce n'est que lorsque son regard aboutit entre mes doigts que je comprends qu'elle est déjà ailleurs. Un pauvre détail est maintenant l'objet de son tracas. Aussi, je ne perds pas de temps et dois encore une fois retenir un rire potentiellement déplacé quand, d'un air satisfait et approbateur, elle me regarde prendre ma première gorgée de son jus révolutionnaire.

NOUS ALLONS LE VOIR. C'est à deux pas de chez elle. Elle a lié le bouquet avec la laine des petits Vietnamiens. C'est vraiment important pour elle qu'on l'accompagne. Elle sait qu'on habite trop loin, que ce n'est pas possible de nous y rendre chaque jour.

« Moi, il n'y aura personne pour venir me voir, vous savez. »

La lumière est aveuglante, on dirait qu'un voile blanc recouvre tout. Un ciel qui ne permet ni de dire l'heure qu'il est ni le temps qu'il fait.

Je me demande si l'horizon était plus coloré quand elle tenait l'épicerie avec lui, quand c'était elle qui scrutait la veste de sa fille avant que celle-ci ne parte en courant pour la petite école. Quand elle habitait l'autre maison, celle qu'on leur avait arrachée parce qu'on jugeait qu'ils n'avaient plus la force de s'en occuper.

Elle répète. Elle rumine, à la fois effrayée et résignée.

« Je sais bien qu'il n'y aura personne pour venir me voir. »

Son regard se referme de nouveau et la voilà qui repart là où je ne peux la suivre.

Nous sommes arrivés.

Le son des cloches de l'église la ramène parmi nous. Sans prévenir, dans une routine maintes fois accomplie, la voilà qui se penche, se recueille un instant et dépose sur la pierre tombale le bouquet fraîchement cueilli. Puis elle passe et repasse sa main pour essuyer la poussière, faire disparaître les feuilles séchées et les brindilles venues se déposer inopinément sur le monument. En se relevant, un brin de malice au creux de ses pupilles dilatées, elle nous lance, le sourire fier :

« Toutes les femmes sont jalouses de mes fleurs! Il n'y a pas une tombe qui soit toujours aussi bien décorée, vous savez. »

LA PLAGE EST PRESQUE DÉSERTE. Il doit être dix-sept heures. La marée a fait ce que l'on attend d'elle, et seule une mince bande d'eau, au loin, empêche le sable de rejoindre le ciel. Mamie Juju et moi, nous tentons de mettre la main sur ce que la mer a laissé dans son sillage. Mamie m'aide à reconnaître les coquillages les plus rares, les plus précieux.

« Je suis vieille, mais je me débrouille. »

Nous nous penchons, nous relevons et ratissons le sable jusqu'à ce que toutes les poches de nos imperméables soient pleines à craquer.

Au loin, j'aperçois des goélands qui, comme nous, cherchent sans doute leur butin. Entre les rochers, un phare surplombe cette mer de sable.

Elle me fait rire, mais je n'arrive pas à la comprendre. Je ne sais pas comment elle fait pour tricoter, seule devant sa télé. Je ne sais pas comment elle fait pour se déplacer tous

les jours au cimetière en espérant embellir la mort. Je ne sais pas comment elle fait pour se lever le matin avec tout le poids des souffrances qu'elle doit porter en elle depuis des décennies. Même avec toute la bonne volonté du monde, je ne sais pas, comme elle, être à la fois naïve et cynique. Déjà, à mon âge, j'ai l'impression d'avoir été trop blessée, j'ai peur de croire en autre chose que moi-même. Combien de fois mamie a-t-elle bien pu pleurer?

Près de nous, une mère et son bambin. De l'œil de sa caméra, elle suit son petit garçon à l'imperméable jaune. C'est la première fois qu'il voit les vagues; la première fois qu'il marche sur le sable. Le petit s'éloigne de plus en plus. C'est la première fois qu'il court le long de La Manche. La mère sourit. Elle éteint sa caméra, puis court le prendre par la main.

Cette plage a été foulée par des enfants, des amants et des soldats. Mamie Juju a tout vu. Elle la connaît depuis toujours.

Elle croit probablement que toute sa vie, que ses victoires comme ses échecs n'auront servi à rien. Comme l'empreinte de nos pieds aujourd'hui dans le sable humide; tout est éphémère. Pourtant, sur cette plage, je sens le siècle à travers elle. Je sais que c'est une part d'elle-même que l'on met dans nos poches avec ces coquillages.

La fille s'inquiétait. Elle est venue nous chercher.

Lorsqu'elle s'adresse à sa mère, on dirait qu'elle ne sait jamais vraiment quel ton adopter. Parle-t-elle à celle qui l'a mise au monde, à cette femme à la fois douce et autoritaire qui l'a chérie, à cette femme fière « qui se débrouille » avec sa vieillesse; ou à l'autre, celle dont la mémoire faiblit, celle qui a accumulé les épreuves et les douleurs, celle qui a goûté l'aigreur plus d'une fois, à cette femme redevenue enfant : « Tu es fatiguée, maman? »

D'un regard Mamie s'excuse.

« Oui. »

La mer nous rattrape très doucement. La voix est délicate : « Tu veux rentrer? »

« Oui, oui. Je veux bien. »

Des vagues se succèdent à un rythme lent tandis que l'écume cherche à se tailler une place au creux du sable mouillé.

J'ai le souvenir qu'en Thaïlande, lors d'un festival, les gens conçoivent, vendent et achètent de petits bateaux fabriqués avec des feuilles de bananier. À l'intérieur, ils déposent des fleurs et des bougies. Puis chacun met à l'eau son embarcation miniature. Dans l'océan, ils croient envoyer leurs malheurs, leurs faiblesses.

J'entends le ressac qui murmure et il me semble que j'aurais envie d'être lavée, purifiée moi aussi.

Je voudrais fabriquer des petits bateaux toute la nuit. Pour moi, pour Mamie et pour sa fille.

Je nous délesterais.

Ainsi, je ne serais plus jalouse d'un ancien bonheur sur papier photo.

Mamie aurait moins peur que l'on perde sa trace.

Une mère et sa fille pourraient peut-être se retrouver tout à fait...

J'utiliserais les fleurs de son jardin, celles qui rendent les veuves jalouses. Ces belles fleurs qui s'épanouissent indistinctement au milieu des jeunes pousses et des pétales fanés.

Disparues sur les eaux la rancœur, la culpabilité, la méfiance.

Mon Breton m'embrasse et glisse sa main dans la mienne. « Allez, on rentre. »

Devant nous, deux silhouettes avancent en direction du village. Mamie Juju, appuyée sur le bras de sa fille, se traîne péniblement.

Loin derrière, je rêve et tarde à quitter cet endroit salvateur. Je ne trouve pas la motivation pour aller la reconduire dans sa station balnéaire de carton, dans son petit quatre et demi rempli de souvenirs qu'elle cherche à vendre. J'inspire l'air marin et je prie pour qu'il puisse me remplir d'un peu de force, d'un maximum de sérénité. Pour la suite.

Je la vois qui se retourne d'un coup, l'air espiègle. Elle a maintenant la tête recouverte d'un foulard beige noué autour de son cou.

Je suis séduite. Elle me déboussole.

« Bien dites donc, Véronique. Ne me dites pas que c'est la vieille bourrique qui va devoir vous aider à avancer! »

Je vais me marier. La cérémonie aura lieu dans une petite chapelle du vieux continent, une chapelle où, jadis, se tenaient les baptêmes des navires avant le départ des grands explorateurs pour l'Amérique...

Il y a des bateaux partout ici, des voiles à en perdre la tête.

Tout près, de vieilles barques profitent du calme plat de l'étang de la Noey-Davy. Là-bas, de jeunes embarcations princières défilent sur les flots paisibles de La Rance. Et plus loin, des titans impressionnent en défiant les vagues les plus furieuses avant qu'elles s'avancent et grignotent les remparts de Saint-Malo.

Regarder l'eau m'enivre, m'apaise, me bouleverse.

Tout est là.

C'est bon de savoir que les conventions de temps et de distance peuvent devenir dérisoires sitôt le littoral passé, bon de donner une enseigne à tout ce qui est insaisissable.

À sa façon, l'onde m'invite à ne plus craindre un lever d'ancre...

Je ne sais plus si cela est arrivé au cours d'une de mes prières ou d'un délire embryonnaire, mais j'ai cru, un jour, entendre la mer me promettre que tôt ou tard je pourrai retrouver en son sein tous ceux qui en moi auront laissé une trace.

C'est tout ce que j'ai trouvé, l'eau, comme ultime rendez-vous.

Je voudrais tellement tous les retrouver ici. Intacts.

Et ne me dites surtout pas que je suis folle.

À toi pour toujours, l'incertitude

J'ai 25 ans. Il fait -32° au centre-ville.

LES RUES DE MONTRÉAL sont débordantes de neige et la souffleuse boudera probablement quelques heures encore le boulevard St-Laurent. Aussi, je résiste aux intempéries et tente de suivre l'étroit sentier que certains piétons aventuriers ont commencé à creuser. Devant moi, un homme tente de faire de même. Après quelques minutes sur ses talons, je m'aperçois qu'il s'agit d'un vieil asiatique. J'entrevois de temps en temps son visage serein, ignorant des klaxons et des grognements matinaux, et je me surprends à envier une sagesse bien différente de celle de mon ami Zampa. Aussi, je prends mon temps et m'inspire de l'énergie tranquille de ce disciple de Bouddha mis par hasard sur mon chemin. La quiétude de cet inconnu dont je me sens soudain si proche m'inspire au plus haut point. Pour quoi donc se presser? Vivement le sain détachement et le thé millésime!

À l'intersection, le feu vire au jaune et j'entreprends quand même de prendre un peu d'avance sur le vieillard. Après m'être légèrement écartée du sentier battu, je peux maintenant me féliciter d'être habilement parvenue à prendre les devants et m'immobiliser prudemment à l'angle de la rue. Dans mon esprit, le calme prend à nouveau toute la place. J'en suis même au point de rechercher l'état méditatif lorsqu'un de ces insensés me bouscule allègrement par derrière, et qu'un liquide froid et brunâtre vient atterrir sur mes jambes déjà franchement gelées. Le coupable m'a dépassé, est tout juste un peu plus loin. Je suis bien forcée de le reconnaître: mon pseudo-maître aux yeux bridés qui peine maintenant à traverser la rue en courant! Feu rouge ou pas, l'ignare n'a de honte à faire gicler, à chacun de ses pas, toute l'eau sale accumulée sur la chaussée.

Juste comme ça, comme si de rien n'était.

LUI ET MOI AVONS UNE AMIE EN COMMUN et cette amie est devant moi, les yeux rougis, la tête ailleurs.

Quelqu'un lui a téléphoné de là-bas ce matin. Malgré les parasites sur la ligne et tout le boucan qui entourait la voix, elle a compris que le portrait de Zampa était à la Une de tous les journaux de la ville.

Il est en cavale.

Aucun doute sur l'identité des criminels.

Un vol de voiture qui aurait mal tourné.

Avec son complice, il aurait tué un homme, l'aurait découpé et aurait caché les morceaux dans une valise.

Mon garde du corps, mon frère africain; un voleur, un meurtrier.

Quelqu'un que j'aime a cessé de sourire assez longtemps pour donner la mort? Sur la terre rouge, il a donc pris la fuite dans l'espoir d'éviter les pierres de ceux qui, hier, le chérissaient...

Comme une envie de vomir, comme rien du tout.

C'était pourtant quelqu'un de bien, un jeune homme *sans histoire...*

UNE FOIS, lui et moi étions partis en excursion improvisée. Nous avons traversé la ville, puis suivis une même route pendant des heures. À un moment, les quartiers brûlants avaient fait place aux villages isolés, puis aux champs que l'on aurait voulu sans fin. Ici, il ne s'agissait plus de défier à grands coups de pioche la terre aride; mais bien de savourer un miracle déjà accordé au pays enclavé. Des hommes et des femmes nous souriaient, nous saluaient, mais nous étions chaque fois déjà ailleurs. Des enfants se mettaient à courir et tentaient de nous rejoindre en criant; mais nous disparaissions si vite que même les plus intrépides s'arrêtaient au bout de quelques enjambées. Tous ces fragments d'existence que je voyais défiler comme un diaporama m'énergisaient, me remplissaient. Cramponnée à la taille de Zampa à l'arrière de la moto, j'avais adoré m'enfoncer dans les cultures de céréales. Au coeur de celles-ci, il n'y avait d'autres

horizons à espérer que celui des tiges malmenées par le vent ou celui du ciel bleu qui s'étendait à en perdre la raison. Jamais, avant cette journée, je n'avais été aussi sensible à la chorégraphie d'une volée d'oiseaux. En fait, je crois même que c'était la première fois de ma vie que j'y portais attention. C'était extraordinaire pour moi de les voir aller ensemble par dizaines, harmonieusement. Cela avait presque fini par donner à notre escapade des airs de perfection. Au coucher du soleil, nous étions finalement arrivés au sommet de ce qui m'était apparu, dans la forme, comme une termitière à taille humaine. Assis en tailleur, nous y avons joui d'une vue imprenable sur les terres de l'ancienne Haute-Volta. Á sa façon, le paysage semblait incarner notre joie d'être tous les deux réunis dans un lieu hors du temps. C'était merveilleux. Peut-être avais-je acquis là-haut, ce jour-là, une forme de confiance en l'avenir... Ni les labeurs ni la sueur de tous ces gens croisés le long du chemin n'étaient venues entacher ce moment à mes yeux. Pire encore, je crois maintenant que j'étais égoïstement en train de savourer ma chance...

UNE PERSONNE n'est plus parce qu'il l'a détruite.

De quoi le temps a-t-il bien pu être empli pour qu'il en arrive là? Et pourquoi le choc d'une certitude qui éclate est-il plus grand que ma peine? Qu'est-ce qui peut bien y avoir de déréglé en moi pour que surgisse cette incapacité de compatir à sa souffrance? À peine dix ans plus tôt, il avait pris si naturellement une place dans mon coeur... Mon indifférence fauve... Cette impression vertigineuse d'irréel... Tous ces membres ensanglantés qui s'amoncellent dans ma tête... Tout cela est arrivé tellement loin que ça ne fait presque pas, presque plus partie de ma vie. Suis-je tellement loin que je pourrais maintenant m'en écarter pour de bon, en faire abstraction, de sa vie?

LA NEIGE A RECOUVERT TOUTE LA VILLE. Le long des rues, seules de petites buttes permettent de deviner la présence de voitures ensevelies. Entre deux rangées d'immeubles, le vent circule à sa guise, indisposant les nombreux automobilistes et les rares passants aveuglés par tant de blanc et de froid. Entre deux boutiques de chaussures, une vitrine est suffisamment éclairée pour attirer ce qui me reste de regard. Derrière elle, des tissus bariolés, un palmier en carton et des miroirs décorés avec des pièces de

céramique asymétriques. Du côté de la porte, à moitié cachées par le givre, des figurines en bois et toutes sortes de babioles qui se veulent exotiques.

Mais pourquoi suis-je donc ici, à cet instant précis, et non pas n'importe où ailleurs...

Brusquement, une femme à chapeau et sa petite fille emmitouflée interrompent mes pensées de cendre. Dans leur marche rapide, elles me heurtent au passage et poursuivent leur route sans se retourner. Sur un petit monticule d'un blanc immaculé, l'enfant, aérienne parce qu'insouciant, échappe sans s'en apercevoir une mitaine de laine. J'ai beau vouloir l'en avertir, la lui tendre, aucun son ne parvient à sortir de ma bouche. Mon corps ne bouge pas d'un millimètre et mon imagination produit systématiquement les pires répliques de corps charcutés. Je suis hantée et juste avant de m'enfoncer complètement dans ce nouveau mal forcé, j'arrive à distinguer un autobus qui traverse la nuit en se dirigeant tranquillement vers l'arrêt où je devrais monter.

JE SAIS QUE j'ai couru pour l'attraper. Je sais que j'étais un peu rassurée de m'y être enfouie au milieu d'une masse compacte. Je sais que j'ai retrouvé la mitaine de la gamine dans ma poche et que j'ai tenté, dans une sorte de défi puéril, d'y enfoncer ma main. Je savais qu'elle était déjà beaucoup trop grande. Je savais que dans ma chambre m'attendait le cliché d'un ami africain, tout sourire, et un grand masque coloré avec une antenne bizarre. Je sais que le premier m'a ému jusqu'au bout des larmes, et que le deuxième, avec ses couleurs criardes, m'a semblé très laid.

Juste comme ça. Comme si de rien n'était.

ET PLUS TARD, j'irai boire un thé avec des amis pour tenter de gagner un peu de quiétude. Je finirai bien par prendre plaisir à raconter l'histoire de mon frère au visage rond, couleur ébène. Je le ferai sans doute en espérant réduire au silence les plus obstinés. Je monologuerai sur l'imprévisible, sur la morale qui prend son trou. Pour la cause, je ressortirai inévitablement un proverbe burkinabé. Puis, sans m'en rendre compte, comme

par réflexe, je laisserai ma main enserrer un petit coquillage dentelé. Son collier porte-bonheur.

Tout ce qui tangué sous une couleur

ELLE ÉTAIT CACHÉE derrière les roses; comme toujours, camouflée au creux du vert.

Sa tête à la hauteur du feuillage, seules quelques boucles rousses dépassent le faite des fleurs bordeaux.

Je crois que son extravagance ne pourrait mieux s'exprimer qu'à cet instant; qu'avec ces mèches couleur de feu, encore rebelles après un demi-siècle, qui valsent au-dessus des corolles compactes.

On ne voit ni ses bras qui s'agitent avec la fougue d'un chef d'orchestre enflammé ni ses doigts aux cent entailles qui caressent tendrement les cœurs parfumés. Peu importe, au fond, puisqu'on peut admirer rêveusement l'artifice des pétales qui s'envolent auprès d'elle, ces éclats de satin rouge qui atterrissent sans bruit et sans heurt derrière le comptoir en bois où elle s'affaire.

« Faites qu'elle plonge au milieu des pétales, que cela n'ait jamais de fin! »

Pour quiconque emprunte en cette saison l'étroit chemin de bitume, situé entre la sortie du métro et son petit kiosque, il est difficile de ne pas la remarquer. Auprès d'elle, n'importe quel passant le moindrement sensible pourrait s'imaginer témoin privilégié d'un spectacle unique en son genre. Pourtant, depuis son arrivée un an auparavant, des scènes semblables naissent et sont offertes chaque jour aux quidams du Plateau Mont-Royal.

Je donnerais beaucoup pour que le feu d'artifice de pétales s'éternise. Et cela même si je sais.

Je sais que dans une minute ou deux, elle récupèrera d'un brutal coup de balai tout le rouge au sol. Puis, elle déposera son butin dans un contenant de plastique transparent sur

lequel elle apposera un prix : il y aura toujours quelques romantiques pour dépenser ce qu'ils croient garant d'une folle nuit d'amour. D'ailleurs, ils le voient déjà; le lit empoussiéré d'habitudes transformé pour quelques heures en fantasmagorique tapis volant... Ils le voient tellement que, parfois, c'est moi qui leur tends la boîte mi-suspecte, mi-envieuse.

Je travaille avec elle.

Comme tous les jeudis, j'arrive au moment de la livraison.

Elle est d'humeur joyeuse, m'accueille tout sourire et se fait tourbillon.

Je me laisse emporter dans son sillage.

« Viens vite voir comme elles sont belles! — Regarde le mauve de ces dahlias! — Tu as senti ce mimosa? Ça doit au moins faire une éternité qu'on en n'a pas reçu de si parfumés! — J'espère que tu prendras bien le temps d'observer les orchidées! Regarde les détails, la délicatesse, la sensibilité de celles-là...»

Des boîtes remplies de fleurs, disposées tels des dominos, ont été éventrées sur l'asphalte trempé. Elle et moi, chacune de notre côté, nous libérons, dans une satisfaction et une complicité totales, les tiges et les branches prisonnières d'un carton, d'un papier journal, d'une corde ou d'une agrafe.

Lorsque toutes les fleurs ont été déliées et qu'elle s'apprête à ranger précautionneusement les pots de roses dans l'unique frigo, je me précipite sur mes préférées, les fameuses bottes de mimosas. En respirant leurs effluves merveilleux, je nettoie chacune des branches garnies de petites fleurs jaunes et douces et remercie la vie de m'avoir portée jusqu'ici.

Je laisse la plénitude m'envahir et les mimosas me combler de bonheur. Malgré toute l'attention qu'ils requièrent, je ne peux laisser passer plus de deux minutes sans regarder ma patronne travailler.

Comme à son habitude, celle-ci est vêtue de noir. Même le contour ridé de ses yeux verts et perçants en est marqué de traits assez larges. Ça se sent, ça s'entend, ça se voit : tout en elle est excentrique : de ses longues bottes brunes lacées sur bas collants verts jusqu'aux cliquetis de sa boucle d'oreille bariolée.

Depuis quelques minutes, elle a posé sur ses oreilles d'imposants écouteurs qui l'amènent à bouger de plus en plus frénétiquement les épaules au rythme de sa musique. La tête légèrement de biais, elle multiplie les mimiques avec sa bouche et prend des airs de légende du rock en déployant un oiseau-de-paradis.

Juste l'impression qu'à cinquante ans, elle a trouvé moyen de sonder les minutes et d'en retirer des instants précieux.

Je l'admire.

IL Y A QUELQUES SEMAINES DÉJÀ, alors que j'en étais seulement à mes premiers balbutiements à ses côtés, elle m'avait appris comment ouvrir cette belle fleur exotique pour laisser le plus de place possible aux pétales violets et orangés. Depuis, je n'avais pu m'empêcher de faire découvrir à d'autres ce plaisir rare. J'avais, avec parcimonie, confié le secret à quelques personnes chères à mon cœur: les oiseaux de la fleuriste étaient forcés de déployer leurs ailes. On les y « aidait ».

Ce partage, ce qu'elle m'apprend, tout ça compte énormément pour moi.

Souvent, elle compose ses bouquets au gré de ses humeurs. À les voir, je peux savoir si elle a le cœur triste ou gai : le choix monochrome du blanc, du jaune ou du rouge n'étant jamais complètement le fruit du hasard.

AUJOURD'HUI, devant sa danse de plus en plus effrénée, je me dis que celui-là sera éclatant; probablement un peu trop original pour ce midi, peut-être parfait pour un noctambule un peu givré à la sortie des bars...

Le sourire aux bords des lèvres, je me dirige vers des lys aux couleurs et arômes paradisiaques, et la laisse derrière moi communier avec son art.

En prenant délicatement l'imposant bouquet contre ma poitrine comme s'il s'agissait d'un nouveau-né, mes pensées font une abattée et voguent vers un ancien client.

C'ÉTAIT UN HOMME À BARBE GRISE. Il souhaitait acheter des fleurs pour son père qui venait de mourir. Un client de l'après-midi qui ne parlait pas. Il me semblait que toute son énergie était employée à une seule fin : surtout ne pas s'effondrer. C'est à sa femme que revenait la tâche ingrate, le pénible devoir de hachurer le silence. Je la regardais tenir la barre de toutes ses forces, exprimer sobrement les volontés de son mari. « Peu importe le prix. Nous n'avons envie de rien en particulier. Que ce soit beau. » J'avais tenté de répondre à leur souhait par un arrangement très épuré dans un vase en forme d'aquarium. Il y avait des pierres au fond et des fleurs qui flottaient. J'étais inexpérimentée. Si bien que j'ignore encore aujourd'hui combien d'heures la beauté a pu survivre sur l'eau. Par contre, ce dont je suis certaine, c'est de la volonté que j'avais de ne pas abuser de la faiblesse de ces deux-là. À dire vrai, le peu de marchande qu'il y avait en moi à ce moment s'était rapidement métamorphosé en petite fille.

Près d'une bouche de métro, j'étais devenue une enfant se débattant avec le peu qu'elle connaissait pour ne pas décevoir un homme déjà malheureux; pour ne pas alourdir le sort d'un être désemparé. Une scène qui certes était banale, mais qui, pour moi, et sans que je veuille me l'avouer, empestait le déjà-vu.

Juste avant de partir, la femme m'avait remerciée et m'avait demandé, à défaut d'autres choses, si mon emploi était relié à ma scolarité. Quand je répondis que je poursuivais mes

études en Lettres, l'homme aux yeux rougis était sorti de son mutisme comme par enchantement. Quel soulagement de l'entendre murmurer, avant de disparaître derrière les étals, sa bénédiction : « Les fleurs et la littérature, quelle belle vie! »

J'AVAIS LA TÊTE AILLEURS.

En quelques minutes, j'ai tout ruiné. À croire que c'est bien ma bavure qui lui fait maintenant dresser les cheveux sur la tête.

Des clients défilent la tête basse et font mine de ne pas nous voir tandis que, derrière le comptoir de fruits et légumes, les caissières chuchotent et commentent notre dispute.

Elle est hors d'elle, crie presque :

« Mais qu'est-ce qui t'a pris? Tous ces lys sont invendables maintenant! »

J'ai coupé les fleurs beaucoup trop court : il est maintenant impossible d'espérer les vendre à l'unité.

Je me dis qu'il faudra sans doute les faire oublier dans un bouquet, derrière les autres, celles qui n'auront pas connu mes mains... J'essaie de réparer mon erreur. Je cherche une solution dans la couleur qui m'entoure, mais mon regard revient toujours au vert : celui des tiges à présent naines par ma faute et celui des yeux qui me fusillent.

« Tu ne comprends donc rien! »

Très rares sont ces gens pouvant échapper au spectre de la folie qui s'invite, le temps d'une seconde ou d'une vie, au fond de leurs yeux.

Je la vois. Elle est deux. Il est là, il est passé; le spectre.

C'est ce moment pénible où notre propre regard ne nous appartient plus.

Elle a perdu le contrôle.

D'un seul coup, ils ont été avalés devant moi, les paysages derrière l'iris; toute l'histoire de sa vie entraînée vers l'intérieur. Elle s'est mise en colère et le spectre a tout effacé, me l'a rendue étrangère. Dans les yeux de Mireille, il n'y a maintenant plus rien à lire; plus rien à voir que le vide, que l'illusion d'un lac glacé. Pour rien ou pour tout, il me semble que l'intégralité des angoisses vécues au cours de sa vie a été comprimée dans le seul périmètre de sa pupille, plus sombre que jamais.

Le vide et la noirceur dans un regard auquel on s'était habitué et, foudroyant comme foudroyé, on constate l'irréversible... On ne se reconnaît plus... Le moindre coup d'œil devient inconfortable.

Tout a été noyé et je me bute à une surface âpre.

C'est peine perdue maintenant. Elle s'est retournée.

Elle veut sauver sa dignité. Ses placards ne m'appartiennent pas.

J'ai mal au ventre.

Elle m'ignore, se dévoue maintenant aux orchidées *déliçates et sensibles*.

Une honte s'ensuit, qui est celle de la souffrance d'une apprentie reniée.

Mireille, elle, est recluse dans son coin, bercée par ses propres soupirs...

Je suis sur le qui-vive.

Une éternité semble s'écouler entre l'épisode des tiges et celui de son départ.

Sur le chemin du retour, elle pleure en écoutant Brel.

CHAQUE JOUR, je lui demande la permission d'emprunter *son* couteau, *son* papier d'emballage, *ses* ciseaux.

Ça me touche de voir revenir au kiosque *mon* premier client, qu'il *me* reconnaisse, qu'il semble apprécier *mon* travail. Mes yeux s'illuminent en entendant une mère de famille du coin s'exclamer sur la beauté d'un de *mes* bouquets; le premier vendu de toute la matinée.

Danielle prend un air entendu, accroche à chacune de mes phrases.

« C'est tellement important pour toi la possession, ce besoin de plaire. »

On dirait qu'elle me préfère triste, confuse, docile. Je ne comprends pas ce qu'un « mes » au lieu d'un « les » peut bien avoir de déplacé.

« Moi, en tout cas, ça me fait rire. »

Je me rappelle que les noces ont lieu demain midi. Il y a une semaine que nous avons reçu une commande pour un bouquet de mariée. Je ne voudrais nullement plomber l'ambiance en répondant à ses critiques déguisées.

À mes côtés, elle s'organise, prépare son triomphe.

Du petit garçon qui souhaite offrir une fleur à sa mère jusqu'aux sœurs grises qui souhaitent parfaire leur autel, il n'y a pas de bouquets banals. Je ne pourrai d'ailleurs jamais oublier ce jeune homme veston-cravate venu à maintes reprises faire appel à nos services. À chaque fois, il est reparti comme si de rien n'était en direction du Lac des Castors avec sept tournesols. Objectif de cette soirée: séduire les extra-terrestres qui passent dans le coin...

Je suis heureuse d'avoir la chance de vivre ça.

Cette fois encore, je suis fébrile. Plus le bouquet prend forme, plus l'étonnement est grand.

Il sera imposant. D'ailleurs, il brille déjà d'originalité et explose de raffinement. C'est magnifique. La pureté blanche des callas et des orchidées semble en parfaite harmonie avec le vert tendre des anthuriums, ces fleurs rappelant la feuille d'un nénuphar. Et cet exotisme appelle à la découverte, au voyage : juste ce qu'il faut pour la promesse d'une vie mirobolante à deux!

Quand elle a terminé, je ne taris pas d'éloges sincères. Elle et moi savons que l'œuvre est un succès. Au cœur de mes yeux admiratifs, elle reprend des forces, mais ne répond à aucun de mes compliments. Silencieuse, elle se contente d'un sourire satisfait.

Une fois le bouquet emballé, elle recommence toutefois à fredonner. Une chanson populaire, du genre qui reste dans la tête :

« Les histoires d'amour finissent mal... en général... »

L'AUTOMNE FALLACIEUX sera parvenu à nous tromper à force de multiplier les chauds rayons jusqu'au dernier instant. Un leurre vieux comme le monde qui n'aura sans doute jamais raison des fameux sapins de Noël. Sans surprise, ceux-ci ont rapidement pris le relais et accaparent maintenant notre place, coin Berri et Mont-Royal.

La saison est terminée.

Je suis chez elle « pour fêter ça ».

Il y a des plantes partout. Une amaryllis rouge en fleurs près de la fenêtre embuée.

Elle est assise au creux d'un gros fauteuil en cuir qui meuble un coin de la pièce tandis que, plus loin, j'abuse des va-et-vient d'une chaise berçante. Au plafond, un abat-jour safran tamise l'éclairage et nous rend toutes les deux plus belles, presque invincibles face à la nuit noire.

Nous sommes ivres.

Pendant des heures, elle me parle de l'Afrique, « des Indes » et du désert. Dans les moindres détails, elle me raconte ces lieux aux rites fascinants qu'elle a parcourus de son lit durant tant de nuits.

Sur le mur blanc, un cadre attire l'attention. À l'intérieur, la silhouette d'une femme nue tracée au fusain. Tout de suite, je soupçonne les serments enflammés d'une ancienne veillée arrosée et rassurante dans l'univers si particulier de la fleuriste... Puis la brutalité infaillible du réveil, celui d'un amant impatient de cartographier d'autres corps, le départ précipité d'un homme qui, comme elle, n'arrive pas à dompter sa soif de consolations...

Plus tard dans la soirée, exaltée, elle rend hommage à un poète russe qui la fait toujours inexorablement vibrer.

« Lui, il a tout compris... »

Puis, peut-être parce qu'elle souhaite encore m'ébranler, elle entreprend de lire mon avenir à travers quelques feuilles de thé alanguies au fond d'une tasse. À sa demande, je bois donc les quelques gouttes oubliées : froides et amères. Puis, toujours sous ses directives, je retourne ma tasse et la fait tourner trois fois avec ma paume, là, sur la table basse. Elle réfléchit, prend la tasse dans sa main droite, et inspecte les dépôts à l'intérieur en rêvassant quelque peu...

« Je te vois danser avec un homme. Tu as l'air tellement bien! »

Je l'imagine rapetisser et glisser sur la paroi de la tasse. En pensées, elle m'y rejoint, nourrie par l'espérance que d'autres feuilles de thé pourraient subitement apparaître sur la porcelaine et changer nos destins. Devant son égarement qui paraît sans fin, je devine qu'elle paierait cher pour m'accompagner au bal du bel inconnu.

Peu à peu, fatigue aidant, elle s'avachit et semble errer dans un fauteuil qui donne maintenant l'impression d'être beaucoup trop grand pour elle. Elle se ressert du vin, oublie de m'en proposer.

Elle m'apparaît complètement épuisée.

L'alcool coule de plus en plus lourdement dans son verre pendant que de sombres événements de sa vie atterrissent dans notre conversation. Elle voudrait bien que je lui donne les tenants et aboutissants de son sort. Elle voudrait inverser les rôles, le temps d'obtenir quelques réponses...

Je réalise qu'elle est si fragile, si flétrie... Elle en est arrivée à oublier qu'elle était le maître et moi l'élève...

Derrière les carreaux, la nuit me donne le choix entre des branches menaçantes qui n'ont plus qu'une mince pellicule de neige pour couvrir leurs extrémités acérées et un reflet familier, celui d'une femme battante que je devine sur le point de renoncer.

Il fait lourd ici. Qu'est-ce qui a basculé?

Je pressens un malheur et, dans la hâte, je cherche malgré moi les issues de secours.

Je dois partir.

Sur le pas de la porte, elle dépose dans mes mains deux petits objets soyeux. Avec des plumes de couleur, elle m'a confectionné des boucles d'oreilles blanches, jaunes et rouges.

Dans un murmure pâteux, elle me souhaite des nuits au fusain, des aventures sur les cinq continents. Elle voudrait que je puisse me ressourcer dans ces fleurs qu'elle m'aura permis de connaître, et que mes yeux ne se transforment pas trop souvent en lac glacé.

Il faut que j'aille dormir au plus vite.

Bien sûr, j'ai conscience de sa souffrance, mais je ne possède pas ce qu'il faut pour y remédier.

Il y a des sauvetages qu'on laisse à d'autres.

Elle est saoule et me semble perdue, tant dans sa vie que dans cette jungle pleine de boutures qu'elle a cherchées à faire survivre entre quatre murs.

En défiant chaque marche de son escalier extérieur en colimaçon, je m'efforce de ne pas glisser maladroitement, piégée par le verglas.

Du mieux qu'il le peut, son regard m'accompagne dans la descente.

De retour sur le trottoir, à quelques immeubles de chez elle, je l'entends hurler dans la froidure de décembre. Elle s'adresse à moi, peau de chagrin s'éloignant sous les lueurs des lampadaires.

Au coeur d'une bourrasque, j'accueille sa voix abîmée comme les derniers mots d'un horoscope auquel on voudrait croire un peu trop. Elle lance la phrase de toutes ses forces, sa dernière bouteille à la mer :

« N'oublie surtout pas d'aller danser ma belle! »

Parce qu'elle...

LA ROUTE m'avait paru interminable jusqu'au petit chemin de terre où j'avais enfin pu entendre les premiers accords de *sitar*. J'avais beau m'être répété que, peut-être, elle ne me reconnaîtrait pas, aussitôt arrivée, c'est elle que j'ai cherchée des yeux. Et ceux-ci s'étaient posés sur elle, dans une infinie tendresse toute retenue. Elle était là! Plus grande, plus frêle, encore plus belle que dans mon souvenir.

Elle ne m'avait pas encore aperçue et moi, dans une attente fébrile, je l'observais. Assise sur le pas d'une porte, habillée tout de bleu, elle tenait un livre entrouvert sur ses genoux. En me rapprochant, j'avais remarqué qu'elle lisait à voix haute, toute sa concentration employée à bien prononcer chaque mot. Sa petite voix rauque ne semblait pas avoir trop changé et je me disais que c'était certainement de bon augure! Avant de tourner une autre page de son bouquin, elle avait levé légèrement la tête. Ses beaux et grands yeux noirs s'étaient ensuite écarquillés, avaient questionné en ma direction. À ce moment, mon sourire avait redoublé d'affection et s'était fait réponse. Il n'en fallut pas davantage.

« Véronika! »

En s'écriant, elle avait bondi et le livre précieux s'était envolé. L'atterrissage avait eu lieu un peu plus loin, à peine une seconde avant qu'elle se soit jetée dans mes bras. Sa tête sur ma poitrine, il me semblait me départir d'une peur trop longtemps présente, de la pensée effroyable que ce moment n'arrive jamais. Puis, d'un geste senti, elle avait pris ma main et m'avait entraînée entre les arbres jusqu'à ma hutte. Celle qui, à nouveau, l'espace de quelques mois, serait ma maison.

Quelques enfants chéris s'étaient greffés à mes bras en cours de route, mais Sakrubaï, elle, avait ma main. Et elle ne la quitterait pas. Aux nouveaux, elle lançait des sourires fiers :

« She is my friend Véronika. »

Ce n'est qu'après avoir parcouru avec moi plusieurs fois le terrain de l'école de long en large qu'elle avait décidé de me quitter. Tous et chacun avaient bien été mis au courant de mon retour et, en ce qui la concernait, elle repartait l'esprit tranquille, forte de la certitude que je ne l'avais pas oubliée. Ses petits doigts avaient frôlé une dernière fois ma paume pour repartir vers d'autres jeux, d'autres pierres, d'autres pages rudes et compliquées. Elle avait choisi de me quitter au moment où je ne m'y attendais plus.

Sakrubai est une enfant souveraine.

LES GARÇONS JOUENT AU CRICKET sous le regard plus ou moins attentif de filles trop occupées à fouiller leurs longues chevelures sombres à la recherche de poux incommodants. Sakrubai est à l'écart avec son frère cadet. Je la regarde prendre plaisir à lui faire la leçon pour un je-ne-sais-quoi. J'aime les voir ensemble tous les deux. Ma petite préférée n'est rien de moins qu'une deuxième mère pour cet enfant à la santé précaire. Ils ont le même sourire, la même fragilité... Mais bon... je préfère de loin fermer les yeux et continuer d'admirer Sakrubai dans toute sa vitalité. Elle est visiblement très contente de me voir, accourt, puis secoue énergiquement mon bras.

« You telling story me! »

Cette fois, je n'y échapperai pas. Cette demande m'a déjà été faite par plusieurs enfants et j'étais jusqu'ici arrivée à m'esquiver avec plus ou moins de mal. Mais celle-ci, c'est à peine si elle ne m'hypnotise pas. Ses jolis yeux me supplient et j'ai déjà peur de ne pas être à la hauteur. Je ne sais pas du tout ce que je pourrais lui raconter. Je ne sais même plus ce qui est bon pour elle ou non. Ais-je le droit de la gaver de rêves? Ce serait tellement plus agréable que ce soit elle qui conte, qu'elle me fasse découvrir un autre pan de son univers...

« No. You. Please! Please you telling! »

Je lui demande quelle sorte d'histoire lui ferait plaisir, de quoi elle aurait envie que ça parle. J'insiste fortement sur mon sentiment de ne pas être douée pour la chose, mais ses grands cils noirs papillonnent et son sourire confirme son charme à pleines dents. Elle demeure intraitable:

« Story of princess. »

À court d'argument, je lui raconte à reculons la version la plus abrégée au monde de *Blanche-Neige*. Je tente de varier le rythme, les intonations. « Miroir, miroir, qui est la plus belle et blablabla... » J'ai honte de ma nullité chronique, mais je sens tout de même qu'elle m'écoute attentivement. La mignonne prend un air pour dire que tout va bien aller, que le plus difficile est passé. Allongée sur un *chetaï*, la tête accotée sur ses petits poings fermés, elle guette sagement les signes d'un rebondissement. De temps à autre, sa bouche émet quelques sons pour signifier son écoute active, l'enfant chérie en redemande, souhaite toujours en savoir plus. Aussi, même si ma finale bâclée arrive beaucoup plus vite qu'elle aurait pu l'imaginer, la petite ne s'en formalise pas. Elle me dit que c'est « very good ». Qu'elle aime quand c'est moi qui raconte.

Puis c'est à son tour de prendre les commandes. En s'assoyant face à moi, elle m'annonce qu'elle va me raconter l'histoire de Ganesh, son dieu éléphant. Son ton est très théâtral, se fait très sérieux. En multipliant les détails, elle m'explique comment le pauvre prince a perdu sa tête de jeune homme. Le père, le puissant Shiva, fou de jalousie. La mère, belle comme le jour, qui finira tout de même éplorée... Puis le premier animal rencontré par le roi repentant dans la forêt, ce mammifère géant et majestueux, celui à qui Ganesh doit son apparence singulière.

La petite prend un plaisir évident à étirer les secondes qui nous séparent du célèbre dénouement, ouvre grand les yeux à chaque rebondissement. Il faut l'entendre changer de voix au gré des personnages, la voir gesticuler, mimer l'histoire jusqu'à ce que tout se joue sous mes yeux. Parfois haletante, parfois posée, elle sourit, puis feint la colère. Elle

s'enthousiasme avant de faire mine de fondre en larmes. Subjuguée, voilà ce que je suis au moment où la cloche du dîner coïncide avec sa finale haute en couleur.

Le signal annonçant l'heure du repas n'a pas encore fini de retentir qu'une masse d'enfants se bousculent déjà pour aller chercher leurs plats et choisir leur place le long du mur. Mais qui donc sera le premier chanceux à voir son riz arrosé d'une sauce rouge pimentée? Sakrubai ne partage pas leur empressement. La belle ne fait pas partie de ceux qui sont prêts à tout pour une assiette en aluminium plus neuve ou plus grande. Sur le chemin de la cuisine, sa main dans la mienne, je la sens encore forte de son succès de conteuse, encore plus confiante qu'à son habitude. Je suis en train de m'interroger sur les raisons probables de cette nouvelle assurance lorsqu'elle me fait cette confiance, m'offre ce bonheur sur fond d'orchestre métallique :

« Me tomorrow dance class. »

Et je me dis qu'il y a un dieu pour les aspirantes princesses.

LE COURS est prévu dans quelques minutes. Elle veut absolument que j'aille la voir. Elle m'a promis qu'elle mettrait sa tunique rouge, celle qui ressemble à la mienne. Il ne doit y avoir aucun doute sur la solidité du lien qui nous unit.

C'est cependant son frère qui vient me voir au moment où je m'apprête à balayer ma hutte. Le petit pleure à chaudes larmes et j'ai beaucoup de mal à décrypter les quelques mots qui émergent de ses sanglots.

Il me parle de sa grande soeur, de village, d'hôpital, de chien... Sakrubai a été mordue!

Je demande où. Je demande quand. Est-ce qu'elle va bien? Est-ce que c'est grave? Qui est parti à l'hôpital avec elle? Que s'est-il passé? Le petit renifle, ne comprend rien à ce que je dis. Dans l'emportement, j'en suis arrivée à oublier qu'il parle à peine la langue de Shakespeare! Mais bon dieu à quoi ça sert de faire tous ces kilomètres si je n'arrive

même pas à être présente au bon moment, si je ne parviens même pas à la protéger d'un chien galeux à 500 mètres de ma hutte?

Histoire d'une vie, éternel constat, broyeur de mes tripes: on ne peut pas être toujours là...

DEUX JOURS PLUS TARD, son bandage est déjà tout bruni par la terre, par sa terre.

« Dog little bad. »

L'attaque avait eu lieu alors qu'elle revenait du lac avec ses camarades. Elle devra recevoir sept injections contre la rage et le maître de la bête refuse de payer le traitement. Il paraîtrait que la morsure n'est pas si profonde... J'avais eu si peur pour son visage, si peur que la folie d'un chien lui ait volé sa beauté. Mais c'était plutôt la peau de sa cheville qu'on lui avait écorchée. Et, douce consolation, d'ici quelques minutes, je devrais quand même pouvoir la regarder danser.

Dans le dortoir qui fait chaque jour office de classe et de lieu de vie, les jeunes filles sont rassemblées au pied de leur professeure pour recevoir les dernières recommandations.

La pièce est assez grande, le sol, un mélange de terre et de bouse de vache. Comme les trois quarts de l'espace sont légèrement surélevés, je m'amuse à penser que l'endroit prend aujourd'hui quelque peu l'aspect d'une scène. Au fond, une longue poutre en bois accrochée à hauteur d'homme traverse l'espace dans toute sa longueur et supporte bon nombre de vêtements, de serviettes à carreaux et une panoplie de foulards hétéroclites. Entre deux panneaux de bois, de chaque côté de la classe, une ouverture en guise de fenêtre. Chacune donne sur la jungle, sur ces arbres qu'on interdit aux enfants de grimper et qui, chaque jour, sont envahis par les singes.

Les jeunes filles partent rejoindre leurs places respectives et se préparent à entrer dans la danse tandis que, sur les murs, soleil et ombres se disputent inlassablement. La majorité

des élèves portent la tunique et le pantalon; trop vieilles pour ne rien avoir sous leurs jupes et trop jeunes pour revêtir le sari dont elles rêvent tout haut. Dans un coin, un tableau noir et poussiéreux repose et rappelle à qui veut bien s'y attarder quelques notions de géométrie. Dans l'autre, une étagère bourrée de couvertures en laine et de chetais abîmés s'élève jusqu'au plafond.

Dans l'embrasure, une retardataire arrive, la mine basse, et demande la permission d'entrer. Avec l'accord de sa professeure, la jeune fille, d'un naturel maussade, pénètre dans la pièce. Seule présence perceptible au cœur d'un silence de pierre, elle dépose son cahier au-dessus d'un carton rempli du matériel scolaire prévu pour l'après-midi. Puis, gênée, elle part vite se glisser entre ses camarades. Au milieu de la pièce, pas très loin de l'endroit où l'enfant vient de prendre position, trône, bien encadré, un dessin de leur dieu de la musique. C'est qu'il étincelle, le maestro de la mythologie hindoue, assis en lotus avec son sitar! Aussi sa présence n'est peut-être pas étrangère au fait que la petite renfrognée baisse les yeux avant de s'immobiliser tout à fait.

À LEUR RÉVEIL, comme chaque jour, toutes les filles s'étaient réunies autour de lui pour un chant de prière. Certaines avaient les yeux clos et leurs paupières tremblaient, d'autres avaient la bouche en coeur et les sourcils froncés, toutes sérieuses dans leur piété. Tout près d'elles, derrière Giridja, l'on pouvait apercevoir la boîte métallique de Shridevi. Elle était encore recouverte de suie et de quelques cahiers à moitié brûlés par une chandelle. Une nuit, l'objet de malheur était accidentellement tombé de la petite tablette fixée au mur. La boîte métallique était malencontreusement restée ouverte et les flammes avaient endommagé presque la totalité des vêtements de l'adolescente. Il avait fallu que, par une chance incroyable, l'une de ses camarades soit incommodée par la fumée, puis réveillée brusquement. Son cri de panique les avait toutes sauvées...

CELLE QUE LES PETITES APPELLENT « maître » est assise à l'étage du bas sur l'unique chaise en bois de la pièce. Avec un bâton, elle entreprend de frapper la cadence sur le sol. Devant elle, les bras de chaque côté et les pieds en accent circonflexe, les jeunes filles

piétinent le sol, marquent les temps. Les directives qu'elles s'appliquent à respecter sont aussi une histoire, celle du quotidien des dieux. « Tap teï, dip taï, tat teï, dip taï... »

Ici, la vie des grands Shiva, Parvati et Ganesh se confond avec celles des enfants et le sol craquelé se fait piste de danse sous les pieds de Sakrubai. L'enfant porte ses nouveaux habits rouges tel que convenu et je ne peux que m'en réjouir, songeant à sa tendre mère qui lui en a finalement donné la permission. De petites fleurs jaunes ont été tissées le long de son col, puis au centre de sa tunique, de haut en bas, à la manière d'une dentelle. Ses tresses, comme toujours, sont nouées à l'aide de rubans rouges formant deux jolies boucles. Dans sa danse, un tableau après l'autre, Sakru fait mine de reprendre une robe, de prendre un bol, puis d'y moudre des épices. En toute légèreté, elle part au puit chercher de l'eau, rencontre un homme, discute avec lui, et refuse finalement les avances de ce dernier d'un simple signe du doigt. Et aussitôt la main de reprendre sa position classique: trois doigts sont bien tendus vers le haut alors que deux autres se rejoignent en formant une sorte de pince. Celle-ci va toucher la cheville opposée, puis une deuxième main l'imite en alternance. « Dip teï, di di teï, di di teï, teï... »

Du mieux qu'elle le peut, Sakrubai contrôle chaque mouvement de son visage, maîtrise chaque expression de son regard. Ses yeux semblent retenus grands ouverts par un fil alors que ses sourcils bougent de haut en bas chaque fois qu'elle adopte une nouvelle position. L'exercice se poursuit et je remarque qu'elle n'a toutefois pas perdu son ancien réflexe: deux dents légèrement écartées mordillent sa lèvre inférieure et indique que pour elle, le moment est venu de se concentrer plus que de coutume. Mais, bonne élève, dès qu'elle juge un mouvement suffisamment maîtrisé pour s'en satisfaire, l'enfant applique en affichant un large sourire, comme celui que lui a encore enseigné aujourd'hui sa professeure.

Des gestes banals prennent soudainement un sens exceptionnel. Chacun devient poétique, illustre à merveille nos va-et-vient ordinaires. La dévotion de Sakru est la même qu'au petit matin, lorsqu'elle s'était amenée devant le miroir pour décorer son front d'un minuscule point rouge. À chaque aurore, celui-ci vient s'ajouter à l'autre, tout noir et

immuable, brûlé sur sa peau il y a déjà longtemps. Je la revois devant la glace se faire une deuxième petite tache qui devrait à la fois lui assurer élégance et protection. Que fera véritablement pour elle ce troisième oeil tout au long de sa route?

Mes yeux délaissent quelque peu ma préférée pour m'amener à réaliser que toutes font des gestes identiques, s'inspirent de la même énergie et de la même passion. Même la petite retardataire semble y prendre un plaisir considérable! « Tap teï, dip taï, tat teï, dip taï...»

AUSSI JUSQU'À LA FIN de la danse, mes lèvres arboreront un sourire empreint de gratitude. Cette beauté que j'avais souhaitée pour ma protégée, quelques années plus tôt, elle faisait désormais partie de son quotidien de jeune fille et serait sans conteste un atout pour sa future vie de femme. Sakru sait que la danse lui donne des forces, la rend spéciale. Pas seulement à mes pauvres yeux qui devront l'abandonner dans quelques mois, mais aussi et surtout à ceux de sa mère, des autres enfants de son village et des gens de son pays. Sakrubai ne serait donc ni fée ni graine de magicienne, mais détiendrait bientôt quelques clés inestimables d'un art millénaire...

LA PETITE prend les saris lavés par sa mère et les étend sur le gazon. Sous le soleil, les longues étoffes brillent de mille feux et donnent l'impression d'autant de nappes immenses et multicolores en vue d'un banquet royal. Du côté du village, un vieux paysan baigne ses buffles et les lave avec la même attention que d'autres, leur voiture. Au milieu du lac, un arbre majestueux émerge comme dans un songe et vient tout juste d'accueillir un aigle à tête blanche. Jamais il ne m'avait été donné d'en admirer un jusqu'à ce jour.

Même sans comprendre pourquoi, Sakrubai sait que tout ça m'impressionne, que cet endroit me chavire. De temps à autre, elle me témoigne par quelques regards en coin son désir de venir me rejoindre, de venir s'amuser avec moi. Mes yeux l'accompagnent.

La scène mère-fille qui se joue devant moi, le temps avec un grand T, tout ça semble suspendu. Sakrubai étend les longues pièces de tissu en prenant bien soin de ne pas

marcher dessus. Elle s'assure de faire disparaître les plis, passe et repasse sa main sur les recoins rebelles. Ses longs cheveux noirs, encore humides des seaux d'eau qu'ils viennent à peine de recevoir, sont déliés et tombent jusqu'au bas de son dos. Son petit pantalon, ample au niveau des cuisses, se resserre au bas de ses jambes menues, colle à ses chevilles. Il dissimule la blessure maudite sans parvenir tout à fait à me faire oublier l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes. Surtout de sa tête à elle...

Un petit groupe de filles est venu s'installer sous le manguier sans que je m'en aperçoive. Je les vois qui parlementent dos au lac, à quelques pas de moi. Elles paraissent maintenant sur le point de s'entendre puisque quelques-unes d'entre elles se préparent à adopter une position de départ. Laxmi a été nommée responsable du rythme. Un, deux, trois, quatre coups au sol, et Anasuya, assise un peu en retrait, entame un chant traditionnel. La jeune fille est la plus âgée entre toutes, mais également la plus douée. Sa voix fait foi d'une volonté à toute épreuve, d'une incroyable et émouvante lucidité. C'est Anasuya et ses dix-sept ans qui, un soir, m'avaient assommée d'une question avant de refermer ses cahiers, juste au moment où j'allais dormir: « Why in your country you have everything and we have nothing? »

À l'ombre du grand arbre fruitier, les premiers mots en hindi s'échappent de la bouche de la jeune fille. Chacune se plie à la chorégraphie avec dévouement et passion. À la source du moindre de leurs mouvements, la grâce. Celle-là même qui donne envie de se vautrer dans le présent, de croire que peut-être...

Une ribambelle de pas saccadés me fait tourner la tête.

Sakrubai arrive en courant, se taille une place au milieu de ses amies, reprend aussitôt là où elles sont rendues. Ses gestes sont doux, précis, empreints de délicatesse et d'harmonie. Elle semble si légère...

Derrière ma petite protégée, le vieux paysan en a terminé avec la toilette de ses bêtes et s'efforce maintenant de ramener le troupeau à la maison. Sa silhouette recroquevillée qui

s'éloigne me rappelle une phrase surprenante qu'avait lancée mamie Juju l'automne dernier. En parlant du tonus hors pair d'une de ses partenaires du club de gymnastique, elle avait pris soin de nous expliquer que le dynamisme de la dame ne tenait certainement pas du hasard : « Elle, elle a quatre-vingts, c'est tout. » Comme si l'âge vénérable de quatre-vingts ans pouvait encore véhiculer une idée de jeunesse...

Des rires fusent sous le manguier.

Les filles ont terminé leur danse et Sakrubai jubile. Nous étions là au bon moment. Toutes les deux. Ses yeux brillent encore de fierté lorsque le groupe se prépare à enchaîner avec une prestation encore plus difficile...

« But this one dancing very very nice! You looking. No going! »

Mais oui je reste! L'après-midi est encore jeune et les chiens enragés sont occupés ailleurs...

Plus loin, là-haut, l'aigle à tête blanche n'a curieusement pas bougé. Perché sur la plus haute branche, il monte la garde, cherche sans doute à me faire entrer dans la tête que mes inquiétudes lancinantes sont bien futiles: bien d'autres que moi sauront veiller sur ma petite préférée, sur sa vie pleine de promesses.

Parce que Sakrubai déborde de temps. En réalité, elle n'est qu'aux premiers milles de sa traversée. Elle, elle a sept ans. C'est tout.

La leçon de natation

CERTAINS SONT BIEN MAL EN POINT. D'autres frôlent l'indécence par le luxe qu'ils étalent au grand jour. Tous font un peu rêver.

Au fur et à mesure que nous longeons les quais, ils s'offrent à nous.

Il y a *La Divine* et *La Marie*. Il y a *La Grande Balise* et *L'Avenir*.

Par l'intermédiaire de leurs coques luisantes ou décrépies, de l'angle plus ou moins droit de leurs mâts ou de l'apparente résistance de leurs toiles, ils semblaient esquisser une part du vécu de ceux qu'ils avaient un jour embarqués. En plein midi, dans la lumière si particulièrement blanche de Marseille, ces bateaux pouvaient faire exactement le même effet que des fenêtres nues éclairées dans la nuit noire. Il suffisait de passer dans le coin, l'œil un peu curieux, pour entrevoir quelques bribes d'une histoire qui ne nous appartiendrait jamais.

Ils viennent avec cette fraîche odeur de vernis ou encore avec cette impression d'abandon, de renoncement *in extremis* de leurs propriétaires. Certains semblent ne pas avoir bougé depuis des décennies. À croire qu'ils se font désormais monument en perpétuant le souvenir de ceux pour qui la vie n'aura jamais été envisageable sur la terre ferme. Un jour, pour une raison ou une autre, des femmes et des hommes se savaient définitivement privés de la mer et devaient conséquemment faire face à une évidence épouvantable: seul leur dernier souffle parviendrait à faire taire l'appel du large.

PEU AVANT le feu qui devrait faciliter le passage reliant le port à l'avenue de la Canebière, nous nous arrêtons net.

« ... »

Mon amoureux et moi sommes tous les deux envoûtés instantanément.

L'une de ces voix qui nous prend tellement au dépourvu et qui s'immisce si loin à l'intérieur...

Nous n'avons plus qu'une envie.

Celle de découvrir à qui celle-là appartient.

*« ...Ma main
Caresse tes cheveux
Presque malgré moi...
Mais toi
Tu me tournes le dos
Comme d'habitude... »*

Nous reconnaissons la chanson, mais sans pour autant nous rappeler qui l'a écrite. Peut-être s'agit-il d'une diva que la vie nous aurait cachée trop longtemps ou encore d'un vieux disque d'antan qui tourne régulièrement pour le petit bonheur des plaisanciers...

Mon Breton et moi jetons un coup d'œil du côté d'un groupe d'étudiants en grève entraperçu plus tôt, mais il ne semble pas y avoir d'appareils radio auprès d'eux. Pas d'enceintes dans le coin, non plus, qui auraient pu porter le son jusqu'à nous.

Juste une voix puissante et anonyme qui tremblote suffisamment pour qu'on puisse en saisir toute l'étendue.

Juste une mélodie qui, à elle seule, contient tous les va-et-vient du port.

*« ...Comme d'habitude
Toute la journée
Je vais jouer
À faire semblant... »*

La voilà enfin!

À une dizaine de mètres.

Assez grosse. La cinquantaine avancée. Des seins énormes qui pendent et battent le rythme jusqu'à sa taille vallonnée, un vrai bijou de relief. Son chemisier à manche courte en simili soie mauve foncé est porté sur un lainage écarlate très ajusté, qui la recouvre du menton jusqu'aux poignets.

Ses vêtements, s'ils n'avaient pas été superposés, auraient probablement pu faire leur effet. Mais ici, et de cette façon, ils contribuaient plutôt à parfaire un bien triste tableau clownesque...

À mesure que mon regard s'aiguise, je sens un trouble m'envahir.

Elle est là qui s'évertue à maîtriser chaque son qui sort de sa bouche.

Du mieux qu'elle le peut, elle les polit en dépit d'une dureté qui les transperce de toutes parts.

Elle nage à contre-courant, se bat contre quelque chose de plus fort qu'elle, quelque chose qui DOIT jaillir.

Ma gorge à moi est nouée. C'est indéniable. Cette femme chante avec la voix de ceux qui n'ont plus rien, mais qui transportent malgré tout beaucoup trop de choses...

*« ...Je vais sourire
Comme d'habitude
Je vais même rire
Comme d'habitude
Enfin je vais vivre
Comme d'habitude... »*

Sa pauvreté se lit aussi bien dans l'abus de rouge à lèvres rouge passion que dans ses cheveux luisants ramenés en chignon d'une couleur intermédiaire entre un marron pâlot et un gris quasi translucide. Son maquillage, ses vêtements; ils m'apparaissent comme autant de tentatives de camouflage. Je jurerais qu'elle a tout mis en oeuvre pour faire oublier la peau, la femme derrière son accoutrement. Mais, pour moi, et à mon profond inconfort, c'est tout comme si elle avait été nue.

Je la regarde avec fascination, elle qui, aidée d'un micro bien ordinaire, fait résonner toutes ses déchirures jusqu'aux premiers condominiums *avec vue*.

Elle chante de tout son être, les yeux mi-clos.

Avec ses bras immenses, elle fracasse l'air sans répit. À chacun de ses transports, elle donne l'impression d'ajourner un envol imminent. Il faut la voir s'enliser dans sa transe et pouvoir supporter ses yeux qui oscillent entre la lucidité et les limbes. Il faut savoir endurer cette sensation étrange, chaque fois que ses mains parviennent à hauteur du visage, de prendre part à une plongée en apnée.

Il faut la voir sourire. Surtout sourire.

Sûrement pour ne pas perdre pied, j'entreprends de m'évader dans ce qui l'entoure et cherche à m'ancrer dans une réalité moins intime.

Il me faut revenir à la surface des choses, reprendre mon souffle.

À sa droite, trône un panier de marché sur roulette. À sa gauche, des poissonniers sont accoudés à leurs petites tables en bois.

En fond sonore, les goélands, les klaxons et les incitations des marchands qui vantent la fraîcheur de leurs produits. Les sempiternelles sonneries de portables et les rires gras de

policiers en civil qui bouffent paisiblement des fraises, adossés contre une voiture, entre deux chasses à la racaille.

Plus loin, un tout petit bonhomme métis court maladroitement dans l'espoir d'attraper un oiseau.

Devant, la ville aux mille accents, cette porte de la Méditerranée.

Et, derrière, les bateaux. Les pêcheurs qui démêlent leurs filets, qui récupèrent tout ce qui se cache entre leurs mailles. De temps à autre, on en surprend un qui lance machinalement les pauvres captifs dans un seau.

*« ...Et puis
Le jour s'en ira
Moi je reviendrai
Comme d'habitude... »*

Deux jeunes filles, chevelures dans le vent, passent devant ma chanteuse, la dévisagent, puis se regardent en riant. L'une va même jusqu'à photographier, armée de son portable, la pauvre femme qui, elle, fixe droit devant, un peu plus haut que les yeux.

En écoutant la voix écorchée, j'imagine cette femme se traîner les pieds dans les rues étroites et bouillantes de Marseille avec son petit chariot à roulette, tentant de semer à chaque angle de rue les échos de la pitié, de la moquerie. Je l'imagine pleine d'envie regarder les enfants des autres... juste avant qu'un adulte respectable vienne les tirer du pétrin. Au marché... À la pharmacie... À travers la vitrine d'un restaurant... Il doit chaque fois y avoir quelque chose de plus en elle qui pèse. Elle doit traîner leurs mots et l'expression de leurs visages comme des boîtes de conserve râpées sur l'asphalte. Ils doivent se joindre aux crissements d'idéaux qui, dans sa tête, ne se taisent plus...

« ...J'irai me coucher

*Dans ce grand lit froid
Comme d'habitude
Mes larmes
Je les cacherai
Comme d'habitude... »*

La veille, je m'étais rendu dans les hauteurs de la ville pour visiter Notre-Dame-de-la-Garde et pour jouir du point de vue incomparable que celle-ci offre de la métropole et de la Méditerranée. Aujourd'hui, j'imagine cette femme suivre de peine et de misère le sentier qui mène à la magnifique Basilique, dite de La Bonne mère, et qui doit assurément traîner ses savates comme s'il n'avait jamais été question d'autre chose que de son propre chemin de croix.

Je pourrais m'avancer beaucoup plus près d'elle. Pourtant quelque chose m'en empêche.

Discrètement, je demande à mon futur mari s'il voudrait bien aller lui faire don de quelques pièces. Je lui fais ma requête à voix basse, presque en murmurant et cela sans cesser une seconde de me vautrer dans la voix de cette femme, de celle qui m'a saisie.

Et je ne bouge pas.

*« ...Comme d'habitude
Tu te déshabilleras
Oui comme d'habitude
Tu te coucheras
Oui comme d'habitude
On s'embrassera
Comme d'habitude... »*

Il vide le fond de sa poche et va déposer la monnaie sur un foulard étendu au sol. En guise de remerciement, elle s'incline devant lui. Quelques instants plus tard, en levant la

tête, elle semble m'apercevoir au loin. Fébrile, je la laisse entrer dans mes yeux, tente de lui faire lire jusqu'où sa voix m'a menée. Je me dis qu'elle doit sans doute croire que j'attends distraitemment l'homme que j'aime avant de vite m'en retourner... Elle ne sait pas et ne saura jamais que sa voix, que son cri, m'accompagnera désormais.

Mais entre deux couplets, et sans que je m'y sois attendue le moins du monde, la voilà qui lève vers moi des yeux pétillants et qui commence à m'adresser de gros baisers du bout des bras!

Elle soutient mon regard pendant un très long moment. Cette fois elle ne chante plus que pour moi. Elle me sonde, me parcourt, s'assure d'une transparence que j'avais jusque-là crue unilatérale. Un frisson me traverse.

Puis, un semblant de gêne ramène ses yeux dans leurs positions initiales. Ceux-ci regagnent le lointain et semblent chercher à préserver leur dignité, peut-être en continuant de flotter au-dessus du regard des autres...

Je ne crois pas me tromper en disant qu'à cet instant, la voix du port est empreinte de quelque chose qui ressemble à de la jouissance.

Une grosse dame inconnue m'aura mouillé les yeux sous le soleil de Marseille.

Plus tard, dans des draps froissés, il me confiera ses mots à elle, ceux qu'elle avait prononcés après qu'il lui a remis les pièces. Deux mots dont j'aurais très bien pu toujours ignorer l'existence s'il avait cru bon les garder pour lui.

« Toujours. Bonheur. »

C'est ce qu'elle lui avait dit.

Dès les premières secondes, j'avais eu le réflexe de la distance, mais cela n'y avait rien fait.

Cette femme m'avait atteint.

Le temps d'une chanson, nos deux histoires s'étaient heurtées de plein fouet, et j'en redemandais. J'aurais eu envie de connaître tous les chemins qui l'avaient conduite jusqu'ici, jusqu'à aujourd'hui.

Si j'avais pu, je serais sûrement aller la voir pour lui demander comme si de rien n'était :
« Pardon madame, pourriez-vous s'il vous plaît avoir l'amabilité de me raconter votre vie? »

FIXANT UN BASTINGAGE, MON DÉSIR DE RENTRER EN VILLE s'est envolé.

Je préfère, et de loin, retourner voir un moment les bateaux fantômes, rester plus près des vendeurs de coquillages et respirer l'odeur des produits de la mer.

Je sais bien qu'il partage mon avis. Tels des automates, nous nous voyions faire demi-tour et reprendre d'un pas résolu la direction des quais. Les autres voix, les autres questions dans nos têtes ont été enterrées par une force plus grande, peut-être par quelque chose qui ressemble un peu à l'appel du large...

Devant nous, ils sont toujours là. *La Divine, La Marie, La Grande Balise et L'Avenir.*

Entre les deux dernières embarcations, j'aperçois des déchets qui flottent sur l'eau, un poisson sur le dos.

Je retiens un soupir et ferme les yeux une seconde ou deux.

Puis, je les rouvre, regarde un peu plus haut.

Là-bas, à l'horizon, une voile se tend, d'autres marins entreprennent une traversée et le soleil fait briller tout ce qu'il touche.

Comme d'habitude.

Je suis retournée à Montréal il y a quelques mois. Là-bas, je logeais chez des amis. Ils venaient de dénicher un très joli appartement dans l'Est de la ville. Dès le premier soir, j'ai ressenti ce besoin d'aller marcher près de l'eau.

Mise à part moi, dans le parc, seul un vieil homme promenait son chien.

Entre le ciel couleur d'encre et les ondes nocturnes, j'ai bien dû, enfin, faire face à l'évidence et reconnaître ma vieille méprise : ils bougeaient.

Le mouvement rectiligne des lumières jaunes, rouges et bleues ne laissait aucune place au doute. Les vieux paquebots, alourdis par des charges de toutes sortes, avançaient.

Tranquillement, mais ils avançaient.

Pendant une fraction de seconde, je me suis stupidement imaginé, étendue sur le dos, en train de faire l'ange sur le gravier de la rive comme d'autres le font l'hiver sur la neige. Il faisait vraiment bon de pleurer.

Vingt-trois heures passées, mais on aurait dit que c'était l'heure de pointe sur le St-Laurent.

Et le spectacle était magnifique.